

Nousvelles.com

NOUSVELLES  
n°14  
*Septembre 2009*



*Nouvelles.com est la communauté littéraire des découvreurs de Talent. Communauté littéraire en ligne indépendante, créée par des professionnels passionnés de l'écrit, elle est au service des lecteurs, des auteurs, et des professionnels de l'édition. Elle a pour mission de découvrir, révéler et développer les nouveaux talents littéraires.*

#### INFORMATIONS LÉGALES

© Nouvelles.com Littératures est une revue littéraire proposée par Nouvelles.com, communauté de publication en ligne, éditée par © LCM – ProStories.

##### *LCM – ProStories*

Société à responsabilité limitée au capital de 10.000 euros

Siège social : 8 Allée des Chaumières - 95390 SAINT PRIX

RCS Pontoise – Siren 501 005 540 – code APE 6209Z

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Sa copie, par quelque procédé que ce soit, photocopie, bande magnétique, microfilm, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Chaque auteur garantit à l'Éditeur que son texte est le résultat de sa propre création et assure qu'il n'est pas de nature à provoquer des actions pour diffamation, plagiat, atteintes aux mœurs, etc...

-----  
Cette revue est imprimée en France par © LCM - ProStories.

Directeur de publication : M. Laurent CHENOT

Président du Comité Editorial : Thomas LABAT

**Chers amis,**

*La littérature est l'inverse de la propagande, rappelons-le*

*Qu'elle aborde une anticipation proche dédaignant les mensonges rassurants et Tchernobyltiens du gouvernement (dans « La Boîte de Pandore » de Max), qu'elle soit à la fois doute et exaltation de la foi (magnifique « Miracle » de Nicolas Messina), ou qu'elle se mêle à la vie elle-même, à la terre et au sang (« Le Glacier » de Jean Villemin vous rappellera peut-être un bon Pierre Magnan, tandis que « L'Amazone des Battages » constitue le meilleur texte à ce jour de Lou Marcéou, habitué de ces recueils)...*

*Dans tous les cas, on raconte une histoire, on n'impose pas.*

« Le but de la propagande est d'obtenir de individus qu'ils renoncent à la contredire, qu'ils n'y songent même plus. Cet intéressant résultat, l'abasourdissement médiatique l'obtient par le moyen de ses mensonges incohérents, péremptaires et changeants, de ses révélations fracassantes et sans suite, de sa confusion bruyante de tous les instants. » (Georges Orwell).

*Merci aux auteurs de ces histoires, qui nous tiennent un instant loin de ce fracas.*

*A bientôt pour de nouvelles aventures,*

*L'équipe de nouvelles.com*



## **SOMMAIRE**

<b>A propos de ce recueil</b>	<b>p. 6</b>
<b>Le Glacier</b> <i>Jean Villemain</i>	<b>p. 7</b>
<b>Miracle</b> <i>Nicolas Messina</i>	<b>p.17</b>
<b>La Boîte de Pandore</b> <i>Max</i>	<b>p.31</b>
<b>Modoku</b>	<b>p.50</b>
<b>L'Amazone des Battages</b> <i>Lou Marcéou</i>	<b>p.51</b>
<b>CHRONIQUE</b> <i>De Thomas Labat</i>	<b>p.58</b>
<b>Solution du Modoku</b>	<b>p.59</b>

**A PROPOS DE CE RECUEIL**

Ce recueil est publié par [www.Nouvelles.com](http://www.Nouvelles.com).

Il est diffusé en version papier et électronique auprès de l'ensemble de la communauté Nouvelles.com (Plus de 26.000 membres).

Vous pouvez diffuser ce recueil librement.

Pour publier ou pour communiquer dans ces pages, contactez-nous sur '[contact@nouvelles.com](mailto:contact@nouvelles.com)'

A bientôt !

*L'équipe Nouvelles.com*

## LE GLACIER

*Jean Villemin*

L'été était plus chaud qu'à l'habitude. Pour espérer faire un peu de regain, les paysans avaient fini par dérouler les tuyaux et installer des batteries de tourniquets afin d'arroser l'herbe.

Déjà la fenaison fut précoce, mais cela n'alerta pas davantage, au Service de l'agriculture et des paiements directs on avait avancé la date de la fauche pour les prairies extensives et peu intensives en zone de montagne... Il y eut bien ici où là quelque esprit chagrin et prophète des mauvais augures pour s'interroger, prédire une année chiche en foin, mais ce qui était fait n'était plus à faire et plus tôt vient la fenaison mieux on fait le regain. Bref, on prit les choses comme elles venaient sans plus d'inquiétude.

Mais voilà qu'on était à la fin juillet et qu'il fallut sortir tous les trépieds, et que dans toute la vallée frémissaient les jets d'eau, et voilà que sur chaque prairie se dressait un arroseur qui crachait son compte pour tenter de compenser ce que le ciel ne voulait pas accorder et les tuyaux qui traversaient les chemins étaient gonflés comme des artères et battaient au rythme des groupes électrogènes et des motopompes.

On n'avait jamais vu ça !

Et les journées se passaient à déplacer les dispositifs afin que chaque parcelle eut son content.

Ainsi que pour conjurer le mauvais sort qui était fait à la vallée, chacun avait abandonné sur place la moto faucheuse, la remorque, des fois que dans un retournement, la malice faisant place au destin, l'herbe voulût bien pousser enfin.

Ou la pluie tomber. Ou sait-on jamais quoi...

Plus bas dans la vallée la sécheresse ravissait les vigneron, et puis les estivants.

Et nul besoin que d'aller consulter la météo avant une course en montagne. Pas un nuage n'était annoncé. !

Pourtant, même à l'hôtel du Mont Collon, l'anomalie météorologique était dans chaque conversation, on avait beau être dégagé des contingences du temps, il fallait faire mine de s'intéresser aux soucis des indigènes. On avait beau se réjouir du caprice barométrique, on ne pouvait s'empêcher de compatir et s'apitoyer sur la dure condition du paysan et dire que cette maudite herbe ne voulait pas pousser ! Difficile de savoir de quoi se composait sollicitude si appuyée. Cela tenait tout à la fois de l'attitude compassée à l'endroit d'une activité tellement mystérieuse - Dame, vivre

au rythme de la nature ! Et aussi d'une manière de montrer qu'on s'intéresse au destin de ses frères humains. Et ce n'était pas sous prétexte d'alpinisme qu'il fallait se désolidariser de la condition de l'éleveur. Montrer et faire savoir que, enduit d'une crème écran total et allongé dans les chaises longues, on savait que d'autres souffraient, était le signe d'une bonne éducation et aussi d'une curiosité d'esprit du meilleur goût.

Et quand Miss Lee s'était réjouie du fait de la présence de tous ces tourniquets qui dispensaient leurs merveilleuses gouttelettes rafraîchissantes, Madame Sueil d'un ton grave et entendu, l'avait rappelée à plus de gravité. Diable ! C'était tout de même la sécheresse.

Le ciel était sans un nuage et l'atmosphère privée de toute vapeur demeurait d'une transparence insolente. Les lointains se superposaient aux proches et le paysage écrasé par tellement de clarté semblait perdre de l'épaisseur tant les premiers plans se mêlaient aux seconds et ainsi de suite... Et même devant un panorama familier, il fallait faire un effort pour rétablir la profondeur de champ.

Pas un nuage ; jusqu'au Cervin qui avait perdu de sa fumée ! Il ne demeurait qu'un vague voile, infime écharpe, juste un carré de soie blanche qui s'étalait vers le Nord, un lambeau de coton qui voulait bien s'accrocher encore au sommet.

Le baromètre bloqué au beau fixe avait comme conséquence que les montagnards, randonneurs, alpinistes, s'égrainaient en litanies, en chapelets infinis vers les sommets, les cols, les cabanes et autres refuges. Avec les jumelles, on les voyait sur le coup de onze heures traverser à la queue-leu-leu, le glacier de Tsijiore Nouve ou le bas glacier de Cheilon... Il fallait même prendre son tour au Pas de Chèvres...

Et puis, une fois la sieste finie, à l'heure où les professionnels reviennent de course, vers les quatre heures de l'après-midi, les retraités se mettaient en route et le chassé-croisé commençait. Les uns descendaient dans des nuages de poussière et les autres qui montaient, se garaient précautionneusement pour les laisser passer.

C'était le premier hôtel construit dans la vallée. L'hôtel du Mont Collon était fait de moellons de granite - moraines éclatées - sur trois étages. Seul l'espace entre le dernier étage et le toit était crépi, Mont Collon s'écrivait en lettres capitales et rouges sang. L'appareillage des moraines et le gris du granite lui donnait l'allure sévère d'un fortin des Carpates.

À l'époque il n'accueillait guère que des britanniques qui venaient inventer l'alpinisme ou plus simplement des membres de l'Alpine club qui désertait Zermatt pour Arolla. De ce temps, outre la silhouette austère de barbacane, il ne restait que quatre fauteuils amortis en cuir épais qui trônaient dans l'entrée et à tous les étages une sorte d'atmosphère de

frugalité et de rusticité, scandée palier après palier par de véritables croûtes encadrées qui voulaient figurer l'aiguille de la Tsa, le Mont Collon, la Dent Blanche, les Aiguilles Rouges et le lac de Moiry vu du col du Torrent. Le plancher de mélèze était blanchi comme un pont de thonnier, et dans une malice singulière il voulait pencher de manière à achever de désorienter le randonneur qui se croyait saisi d'étourdissement. Au rez-de-chaussée, dans la salle à manger, un énorme fourneau en pierre ollaire chauffait de septembre à juin et selon le temps, juin pouvait être inclus, idem pour septembre... Plein sud, on avait ajouté une terrasse couverte et largement vitrée.

Au-delà et à peine en contrebas, il y avait un ultime terre-plein avec deux rangées de tables en fer, bordées à droite par la forêt de mélèzes et à gauche par des saules arbustifs avec plus loin un bouquet d'aulnes. Les aulnes rabougris constituaient, à l'exception de touffes serrées de graminées, la seule végétation qui voulait bien pousser au bord d'un des bras du torrent qui à cet endroit divaguait en de curieuses ramifications parmi les galets bleus, gris, blancs. La berge à vif avançait ou reculait selon la saison, s'érodait ou se comblait suivant les débits du torrent, seuls les aulnes, et encore, stabilisaient les sables et pour peu qu'une moraine ou une autre vint s'échouer contre un tronc, la berge se fixait pour une saison jusqu'au printemps suivant. Au-delà des aulnes commençait l'espace toujours en mouvement des galets et graves errants qui évoluaient au rythme des caprices du glacier. Le glacier, c'était le Bas Glacier d'Arolla, qui, après les Plans de Bertol, devenait le haut Glacier d'Arolla. A droite et à partir du Roc Noir, c'était le Glacier du Mont Collon et au-delà encore le Glacier d'Otemma.

Ce matin là, le Mont Collon était presque disgracieux.

Était-ce à cause de la lumière sur le glacier ? Je m'étais réveillé plus tôt qu'à l'habitude, l'aube s'annonçait à peine et la montagne m'apparut vilaine, empruntée et gauche et les deux glaciers lui faisaient comme une écharpe.

Je ne pouvais m'empêcher d'associer au Mont Collon, l'homophonie intestinale, côlon... Tout à la fois cela m'agaçait comme ces chansons qui résonnent dans la tête sans qu'on puisse jamais s'en débarrasser, mais aussi m'amusait et bien malgré moi je pouvais même en sourire. À ma décharge, en guise d'excuse, j'avais surpris une conversation de Madame Sueil avec Miss Lee qui semblait souffrir de cet endroit là et s'en était plainte. De surcroît, un petit groupe de cette même classe d'âge s'était formé et il me faisait irrésistiblement penser à ces sociétés de curistes qui souffrent des intestins. Collon était côlon devenu, et voilà pourquoi.

Je me permettait une malice supplémentaire, anodine et à crédit, quand, au retour d'une randonnée j'apercevais l'hôtel et ses lettres rouge sang que je m'évertuais à lire Collomb au lieu de Collon...

J'avais trouvé l'endroit idéal. Les mélèzes dans le dos et en tournant d'un quart la table et son siège, ma tête était à l'ombre et mes pieds au soleil, mais surtout j'avais le fond de vallée bien en face et rien qui puisse s'interposer entre le Mont Collon et moi. Dans un seul regard, j'embrassais le massif dans son entier. Juste en contrebas deux tourniquets crachaient en sifflant comme des marmottes.

Miss Lee arrivait. Était-ce au son de sa voix ou à une expression du visage qu'elle ne put réprimer, j'eus la nette impression que j'avais pris sa place et qu'elle allait en revendiquer l'invention. Elle était accompagnée d'une personne que je n'avais encore jamais vue, c'était Mademoiselle Amt. Contrairement à ce que j'avais imaginé, la Miss n'était pas Britannique mais Australienne. En apprenant que Amt était de Nouvelle-Zélande j'ai souri et comme elles commandaient chacune du thé je souriais encore. Mademoiselle travaillait pour le compte d'une agence de voyage australienne, elle était chargée de l'élaboration des circuits et de la recherche de partenaires locaux.

A cinq heures tapantes, le reste de la petite société apparut, Madame Sueil en tête, suivie de Monsieur Fuimesi que chacun appelait Maréchal, qui était alpiniste, italien, et à la retraite de je ne sais quoi, police ou armée, les Hardt suivaient.

J'imaginai sans peine que chaque jour le rituel se reproduisait dans le même ordre ou presque, avec toutefois compétition entre Miss Lee et Madame Sueil pour la meilleure place, étant entendu que ce jour c'est à moi qu'elle avait pu échoir et que je m'en étais emparé sans combattre.

Nous étions à la veille de la Fête Nationale. Ici et là quelque gamin effronté allumait un pétard dont la détonation faisait le tour du massif. La conversation se faisait légère et vive comme l'atmosphère ambiante et l'anomalie barométrique semblaient aiguïser les esprits. Certains affirmaient que le feu d'artifice serait annulé pour cause de sécheresse et de peur que les prairies s'enflamment. Les autres se réjouissaient d'aller au bal ou d'assister au défilé du lendemain. Tous semblaient d'accord pour aller au village et se mélanger avec les autochtones. Et avec ce petit côté distancé du folkloriste, on se réjouissait à l'idée d'être témoin, voire de partager les agapes d'authentiques montagnards.

Pour ma part j'avais choisi de mettre à profit la Fête nationale qui allait vider la montagne de ses promeneurs pour faire une randonnée du côté de la Serra Neire.

Je n'ai rencontré personne. La montée fut difficile, le sentier se déroulait en petites boucles raides et brèves. Pour un temps, l'ombre des mélèzes me protégea des brûlures du soleil, une fois à découvert et devant la vision du chemin qu'il restait à parcourir, je fus sur le point de renoncer.

Je m'allongeais dans les herbes et les mouches, les abeilles, volaient à m'étourdir.

J'avais mal dormi. Les échos du feu d'artifice m'avaient réveillé, puis la curiosité l'avait emporté. Je m'étais levé. J'étais sorti pour essayer d'apercevoir les fusées.

La vallée était profonde et seules quelques étincelles, ultimes poussières argentées parvenaient à impressionner mon champ d'horizon. La nuit était fraîche, je frissonnais. Je suis retourné à ma chambre. L'hôtel était désert. Je n'avais pas remarqué combien le plancher grinçait. Ma porte-fenêtre donnait sur l'écharpe des glaciers.

- Vous aurez la meilleure vue ! C'est ce que m'avait assuré la patronne.

Je me suis mis au balcon.

- Méfiez-vous, jeune homme, disait Madame Sueil, le glacier a tôt fait de vous empêcher de dormir et prenez garde à ne pas perdre le sommeil.

Comme j'avais pris un air dubitatif, elle avait insisté : - Vous verrez...

Elle avait raison. Voilà à quoi je songeais allongé dans l'alpage.

La lumière blanche des névés, le satin des neiges éternelles, les séracs meringués, illuminaient ma conscience et comme une lampe toujours allumée, ils m'avaient empêché de sombrer dans le sommeil.

Pendant la journée, le bleu du ciel était insolent et le glacier semblait vouloir se recharger de la lumière du soleil et ainsi la cracher pour la nuit durant, comme les statues de Lourdes qu'il faut présenter devant une ampoule allumée pour qu'elles fassent provision de clarté.

Je laissais mes pensées divaguer. De temps en temps, le bruit d'une cloche, le son d'une autre venait me rappeler que j'étais dans l'alpage. Je continuais La Serra Neire se trouvait au-delà du Tsaté, le Tsaté était un immense alpage en pente, la Serra Neire une arête tranchante dont les pics gris sombre, viraient au noir, avec au pied un champ de cailloux aigus, un immense éboulis.

J'avais pris au plus court, là où la pente était la plus raide et c'est alors que j'atteignais la limite herbe-cailloux, que je découvris ici et là des Edelweiss.

C'était la station décrite en 1923 par je ne sais plus quel botaniste valaisan. Et plus je montais, plus la densité augmentait pour former d'étranges lignes étoilées qui s'étendaient en un arc comme un double des étoiles du ciel. Un vrai coup de chance que je n'avais pas osé envisager. À

l'évidence, l'endroit à l'écart du sentier était préservé des cueillettes intempêtes.

Les pierres chantaient. J'étais venu pour entendre le chant des pierres sous la chaleur du soleil. Les pierres noires étaient brûlantes de soleil et certaines éclataient sous le réchauffement intense et rapide pour finir juste en bas dans le chaos de roc.

Au col du Bréona, j'aperçus la pyramide que faisait le sommet du Cervin et ce jour là pas la moindre trace de fumée, pas la moindre vapeur accrochée.

Le Mont Collon m'apparaissait moins guindé que vu d'en bas et les glaciers qui l'enserraient le faisaient comme un volcan entouré de singulière lave blanche.

La descente fut pénible. J'avais dédaigné le sentier. Le soleil était au zénith. Les marmottes sifflaient à mon approche. J'ai fait une pause sur un rocher au milieu des linaigrettes dont les plumets cotonneux se balançaient comme des flocons égarés.

Mademoiselle Amt était assise à part comme si on avait voulu manifester quelque bouderie à son égard. Je lui demandais si elle était en quarantaine. Elle me répondit par une expression du visage que je ne sus pas interpréter.

Miss Lee trônait et captivait sa petite troupe, personne ne sembla s'apercevoir de mon arrivée. J'interrogeais Mademoiselle du regard. Elle me répondit avec un doigt devant la bouche pour faire silence :

- Glacier...

Miss Lee racontait qu'hier dans la nuit, alors qu'on se préparait à allumer les feux d'artifice, - ou pendant les feux d'artifice qui peut savoir - , il s'était produit un événement extraordinaire : On disait que le glacier s'était effondré. Non. Pas tout à fait. Mais un bloc, un bloc considérable s'était détaché de la mer de glace. En tête du glacier, une masse énorme s'était brisée dans un fracas détonnant. Ca s'était passé en pleine nuit et Dieu merci, sans dommage pour quiconque.

Il s'agissait bien d'un formidable événement.

Voilà le glacier qui aurait avancé d'un coup ! Certains disent d'une vingtaine de mètres ! Bien sûr c'était improbable, mais c'est ainsi qu'on manifestait son inquiétude devant les mystères de la nature...

Et voilà qu'à la malice météorologique il fallait désormais ajouter un phénomène géologique mystérieux. Une extravagance glacière.

La Miss proposa d'organiser une expédition pour demain, qu'on pût se rendre compte par soi-même... Madame Sueil pressait le Maréchal de bien vouloir prendre la tête du groupe et d'assurer la sécurité comme un guide l'eût fait.

On trouverait crampons, cordes et piolets à l'hôtel, estima-t-il et il accepta la mission.

Mademoiselle Amt posa sa main sur mon bras : - Viendrez-vous avec nous ?

- Oui, je viendrai.

On convint de partir dès le lendemain matin sur le coup de neuf heures.

Une fois dans ma chambre, je me pris à regretter d'avoir cédé. À part moi, je prenais la mesure du ridicule de la situation, car voilà qu'on se préparait à s'équiper comme pour une course en Himalaya et qu'en réalité, il s'agissait d'une randonnée un peu longue, mais des plus simples, à moins bien sûr qu'on envisageât d'escalader le glacier ou de franchir les crevasses !

Je m'étais laissé convaincre par Mademoiselle Amt et je décidai de prétexter je ne sais quel empêchement pour éviter de me joindre au groupe.

C'est à la nuit tombante que commencèrent à se manifester les brûlures du soleil.

Je ne savais pas quoi faire de mon bras droit qui me démangeait cruellement. Je me levais pour le passer sous le robinet. Au contact de l'eau froide la douleur cessait, elle reprenait de plus belle une fois couché. Par intermittence j'étais pris de frissons et ma tête se couvrait de sueur. J'avais de la fièvre. J'ouvrais les yeux, j'avais l'impression que la lumière était allumée. J'allais jusqu'à la fenêtre. Le glacier illuminait le plafond comme si c'était la pleine lune. Je tirai les rideaux.

- Vous verrez, jeune homme, prenez garde à ce que le glacier ne vous fasse pas perdre le sommeil...

À cet instant j'ai maudit la Miss.

J'ai fini par passer un chandail et je me suis mis au balcon. Le glacier était comme phosphorescent avec des ombres profondes et rosées, le Mont Collon se dessinait brutalement dans le ciel clouté à l'infini. La neige du sommet était d'un blanc de lait satiné. Un courant d'air sec et frais achevait de m'irriter les yeux. Du haut glacier immaculé je ne devinais qu'une bande lumineuse qui barrait la moitié de l'horizon, au-delà ça faisait un halo comme si la source de lumière venait de plus loin encore...

J'allais rentrer quand j'aperçus une ombre à droite, sur le balcon du dessous : c'était Mademoiselle Amt.

Elle était en chemise de nuit, les bras tendus sur le garde-corps, figée, immobile comme hypnotisée face à la montagne. Je me suis reculé vers l'intérieur. Je l'ai regardée encore à la dérobée et son visage était aussi pâle que la neige.

Le sommeil me fuyait, c'est aux premières lueurs de l'aube que la nervosité m'abandonna comme si les vibrations de la montagne s'atténuaient pour décliner au fur et à mesure que le soleil montait.

Je dormais quand quelqu'un a frappé à ma porte.

La montée n'était pas bien difficile. Le sentier - d'abord un chemin - serpentait suivant le torrent. À couvert parmi les saules et les aulnes, au début, puis le passage se rétrécissait et le torrent prenait un profil escarpé. C'était le seul endroit véritablement difficile. Après, la vallée s'ouvrait et la progression devenait imperceptible.

Mon étonnement lorsque je les vis, tous, qui m'attendaient devant l'hôtel, fut précédé d'un bref recul. Je ne les avais pas reconnus. J'étais mal réveillé et cela m'évita de rire.

Chacun d'entre nous avait droit à sa paire de bâton, seul le Maréchal avait la garde d'un magnifique piolet, bref, mais acéré, qu'il portait dans le dos avec les cordes ; ses lunettes de glacier avec protection du nez incorporée lui donnait l'allure d'un hyménoptère. Madame Sueil était coiffée d'un chapeau à large bord en forme de huit, Monsieur et Madame Hart s'en étaient remis au Maréchal, mais pas de lunettes, juste des casquettes avec voile sur la nuque pour protéger des coups du soleil. Miss Lee était vêtue d'un ensemble vert armée étonnant, à la fois uniforme militaire, mais aussi qui pouvait rappeler quelque tenue de secte puritaine. Il n'y avait que Mademoiselle Amt, en pantalon avec des chaussures ad hoc, qui ne prêtât pas à rire.

Le Maréchal avait pris la tête, je fermais la marche. En fait, à chaque fois que nous croisions quelqu'un, j'étais parcouru par un bref sentiment de honte, honte de partager un destin commun avec cette bande de retraités extravagants.

Lorsque le passage devint plus raide et que le torrent nous envoya ses gouttelettes, le Maréchal exigea que nous nous encordions. C'était véritablement ridicule et tout à fait superflu.

J'ai vraiment pris conscience de la situation alors que nous sortions du goulet d'étranglement : Des colonnes de promeneurs nous précédaient, des grappes d'enfants encordés, des familles entières, des colonies de vacances, chacun sans s'être jamais concerté avait pris la direction du glacier. Chez tous, la même part d'émotion avait motivé la randonnée. Tous, mus par l'identique nécessité, s'étaient mis en marche pour aller voir et témoigner de l'événement qui s'était produit. Chacun mettait à profit le congé de la fête nationale, personne ne voulait perdre l'occasion de voir une bizarrerie... Et en avant, au glacier !

Une fois encore, j'eus honte de m'être associé à une si pitoyable expédition.

La vallée en U s'ouvrait largement et accusait une faible courbe qui faisait qu'on n'en voyait pas le fond. Le Mont Collon ne ressemblait à rien de ce que nous avions l'habitude de voir depuis l'hôtel.

Nous avions changé de monde, nous étions dans le domaine des sables, des grèves et galets, moraines et arènes et au fur et à mesure de la progression, la végétation se raréfiait jusqu'à disparaître totalement. Ici le torrent divaguait en de multiples bras, modelait les bancs de sable, ouvrait des passages parmi les graviers ou faisait d'immenses flaques. Au repos, l'eau perdait de ses fines pour devenir claire et lisse, assez pour que le bleu du ciel s'en empare. Ailleurs, elle était grise, verte, ou d'argent selon que le vent soufflait pour faire quantité de petites vagues comme les écailles d'un poisson. Le plus souvent, les sables formés en larges bancs étaient fermes sous le pied et n'acceptaient qu'à peine nos empreintes et s'ils étaient mouvants, tout juste formées, nos traces disparaissaient.

Le Maréchal fit un signe du bras, c'était la pause. De temps à autre, un air d'une douceur étonnante venait caresser nos visages brûlés par le soleil. J'escaladais un tas de roches qui barrait la vue et j'aperçus enfin le bas glacier, je devinais le torrent qui en sortait.

Combien de temps encore ? Malgré la file indienne des randonneurs qui donnait une échelle à la vallée, je n'arrivais pas à estimer la distance.

Certains sables, micaschistes pulvérulents, laissaient des traces comme l'aurait fait de la poussière d'argent. Et par un hasard malicieux, main passée sur le front, insecte sur la joue, nous nous découvriions métallisés à notre insu. Mademoiselle Amt affichait sur son front un dégradé argenté et Miss Lee semblait fardée, mais que d'un côté.

À mesure que nous approchions, il n'y avait plus qu'un unique sentier qui serpentait parmi des blocs anguleux et vifs comme s'ils venaient d'éclater. Noyés dans les rocher, il fallait garder la trace, l'horizon disparaissait, il fallait monter et descendre, enjamber et toujours tenir le cap. Nous y étions presque. Par intermittence des bouffées d'un vent froid venaient caresser nos jambes. Nous débouchions enfin. Il était là. Il fallait prendre la queue, attendre son tour.

La glace était sale, d'un gris mouillé, elle affleurait d'entre les galets. Comme une langue tapissée de papilles, elle faisait un surplomb, par-dessous elle ruisselait des milliers de gouttes qui venaient mourir sur les bords. Au début, on ne voyait rien. Nous étions arrivés sur la glace sans le savoir. Il m'avait fallu dérapper pour prendre conscience d'avoir quitté la terre. Le glacier faisait des circonvolutions comme un cerveau gigantesque, certains plis étaient comblés de sables et de galets mélangés.

Je découvrais que le murmure qui nous avait accompagnés était celui du torrent qui désormais battait en jaillissant. Mais c'est plus loin qu'était la blessure et la théorie des randonneurs nous empêchait de voir plus avant. Nous avançons à petits pas, l'un derrière l'autre. Au-dessus et après un cône d'éboulis grisâtres et luisants, le glacier apparaissait enfin presque complet, plissé et maculé. Les crevasses comme des rides étaient bleuâtres. La surface tendue était criblée de cailloux, blocs, pierres détachées du Mont Collon, poussières qui venaient opacifier la surface et qui dérivait, chacun son rythme.

Ca sent la glace, dis-je, pour moi même.

Ca sentait le mouillé, la poussière et l'eau. La glace...

Chacun avançait en silence. Les eaux jaillissantes bourdonnaient et le souffle glacé comme une haleine accompagnée de gouttelettes froides, parvenait jusqu'à nos visages.

Nous y étions enfin.

Le bloc qui s'était détaché était énorme. Il s'était couché sur la tranche et avait éclaté en de multiples morceaux. Certains étaient poreux, creusés comme par des vers, d'autres étaient coupants, aigus. D'autres encore s'étaient déjà adoucis au contact de l'eau et du soleil. Le bloc immense gardait l'empreinte du torrent, un moulage en creux de l'eau en mouvement dont l'entame était polie en d'étonnants replis sinueux. Couché, le bloc était une sorte de trapèze qui retenait l'eau comme dans un large bénitier, une flaque dont la surface était idéalement plate, plate et d'azur comme le ciel, juste troublée à droite par les ultimes projections des remous. Au centre de la blessure du glacier et de la paroi cassée, le torrent bondissait craché hors d'une grotte bleuie par l'eau et l'écume et le froid. À cet endroit le torrent était ainsi que du lait.

Nous nous sentions les témoins d'un phénomène extraordinaire. Et ma honte et mon mépris s'évanouirent, happés comme dans un enchantement.

Quelques blocs se détachèrent des parties les moins épaisses et s'écrasèrent plus bas dans le pack-ice, bouillie de glace.

C'était comme une agonie.

Il était midi.

Derrière on poussait. On s'impatientait. Il fallait avancer.

Je jetais un dernier regard à la caverne et j'entraînais Mademoiselle Amt qui restait en arrière dans les brouillards comme pour retarder le départ.

- Sommes-nous devenus meilleurs ? me demanda-t-elle.

Nous avons longé le bénitier, la glace indemne de souillure scintillait des mille et mille bulles d'air emprisonnées et l'eau glacée venait mouiller nos chaussures.

C'était comme si elle avait lu dans mes pensées.

## MIRACLE

*Nicolas Messina*

Il était une fois une graine qui était sous terre. Elle ne voyait rien et se demandait ce qu'elle fabriquait là. La plupart du temps, elle dormait. Quand elle se réveillait, elle écoutait ce qui se passait. Parfois, elle entendait un peu de bruit et essayait elle-même de faire du bruit pour signaler sa présence, mais personne ne semblait s'en apercevoir. Il faisait chaud et humide et c'était très bien comme ça.

Une fois, en se réveillant, elle découvrit qu'il y avait une pointe qui sortait d'elle. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Fallait-il s'inquiéter ? Elle se posa la question un bon moment et puis se rendormit. Quand elle se réveilla, la pointe était toujours là. Et chaque fois qu'elle se réveillait, elle vérifiait si la pointe était là et, en effet, elle était toujours là et elle était même de plus en plus grande. Si bien qu'au bout de quelques jours, c'était une vraie tige qui était sortie.

La tige, elle, ne trouvait nullement à son goût toute cette terre et toute cette obscurité. Elle dormait peu et passait le plus clair de son temps à s'étirer vers le haut tant qu'elle pouvait. Elle verrait bien ce que ça donnerait. De toute façon, rester les bras croisés à ne rien faire, très peu pour elle. Et la tige montait, montait, montait.

Un jour, la tige perça le sol et vit de la lumière. C'était tellement beau qu'elle s'écria « Oh ! », tout émerveillée. « Oh ! » s'écria-t-on non loin de là. C'était un grand arbre qui voyait la tige sortir de terre. « Bonjour ! » dit le grand arbre, attendri. « Oh ! » dit la tige en voyant le grand arbre. « C'est une nouvelle plante ! On voit bien que c'est le printemps ! » s'exclamèrent joyeusement les buissons. « Oh ! » dit la tige en voyant les buissons. « Es-tu un brin d'herbe ? » demanda un brin d'herbe non loin de là. Mais la tige ne sut que répondre. « Moi, je suis un peuplier », dit le grand arbre. « Et nous, nous sommes des buissons ! », lancèrent les buissons. « Et nous, nous sommes les brins d'herbe ! » chantèrent les brins d'herbe en chœur. « Ah bon » dit la tige. Et tout le monde se mit à rire de bon cœur.

La tige continua de grandir dans la forêt. Elle passait ses journées à s'épanouir, à boire l'eau de la terre, à respirer l'air du jour et à s'extasier sous la lumière du soleil. Elle écoutait les autres végétaux se faire la conversation et parfois, elle posait une question. La nuit, elle se reposait et elle se réveillait juste avant le lever du soleil, car il n'y avait rien de plus beau. L'apparition de la lumière était si grandiose, si presque sublime, que cela valait vraiment la peine de vivre.

Comme il lui tardait de devenir un beau peuplier, elle ne dormait pas beaucoup et ne pensait qu'à s'étirer vers le haut en tourbillonnant lentement dans le sens qui lui semblait le plus approprié...

Un jour, elle vit que d'autres tiges poussaient sur elle. Elle devina que cela correspondait aux branches.

- Regarde ! s'exclama-t-elle, toute réjouie.
- Cela veut dire que tu es un arbre, dit le grand peuplier.
- Tant mieux !

Et en effet, la tige devint, au fil du temps, un arbuste.

L'arbuste avait repéré, à travers les buissons, des fleurs colorées. Il avait remarqué une colline en face et quelques lapins qui bondissaient dessus. Il se demandait aussi d'où venaient les pépiements qu'il entendait parfois.

Un jour, l'arbuste vit quelque chose qui l'intrigua.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.
- Ce sont des épines, dit le peuplier.
- Cela se transforme-t-il en feuilles ?
- Non, tu es un sapin. Les sapins ont des épines. Moi, je suis un peuplier et j'ai des feuilles.
- Mais je suis un peuplier !
- Apparemment non. Tu es un sapin.
- Oh ! C'est trop injuste ! Pourquoi ?
- Mais les sapins sont très beaux eux aussi. A chacun sa façon d'être. Tu verras quand tu seras grand et que tu étendras tes larges branches au soleil. Tu t'y feras. Les sapins sont les arbres de la connaissance.
- Mais je voulais avoir des feuilles... gémit le petit sapin.

Mais le petit sapin continua tout de même à grandir et à devenir un sapin.

– Tiens, regarde, lui dit un jour le peuplier.

– Quoi ?

– Il y a un petit sapin comme toi sur la colline d'en face. L'aperçois-tu, derrière le gros rocher ?

– Oui. Oh, un petit sapin !

– Tu veux lui dire bonjour ?

– Ohé ! cria le petit sapin.

Mais l'autre petit sapin était bien trop loin pour entendre quoi que ce soit.

– Il est trop loin, quel dommage ! soupira le petit sapin. Quand je serai grand, j'irai lui rendre visite. Nous ferons des bonds sur la colline et nous nous cacherons derrière le gros rocher pour nous amuser.

Un jour, en se réveillant, il vit une magnifique fleur qui avait poussé sur l'une de ses branches pendant la nuit.

– Oh ! Regarde ! dit le petit sapin au peuplier. J'ai fait une fleur !

– Je ne suis pas une fleur, dit la fleur. Je suis un papillon des bois. Et toi ?

– Je suis un petit sapin et un jour je serai un grand peuplier !

Le papillon des bois agita délicatement ses ailes multicolores et se posa sur la cime avec une grâce exquise. Il était tellement léger qu'on le sentait à peine.

C'était un ravissement extraordinaire de le voir voler de branche en branche.

– Comme tu es mignon ! fit le petit sapin.

– Je sais, dit le papillon des bois sans fausse modestie. Je cherche des primevères. En as-tu vues dans les parages ?

– Il y en a derrière les buissons.

– Non, ce sont des violettes. Les primevères sont les plus belles fleurs du monde. Je trempe ma trompe au creux de leurs pétales jaunes et j'aspire toute la merveilleuse rosée qu'elles sécrètent. Si tu savais comme c'est délicieux !

– Est-ce que je peux en goûter ?

– Bien sûr, suis-moi !

Et hop, il s'envola en virevoltant. Le petit sapin agita ses branches pour s'envoler, mais rien n'y fit. Il essaya de bondir comme les lapins, mais il était coincé. « Attends ! » cria-t-il. Mais le papillon était déjà parti.

– Je suis coincé ! s'exclama le petit sapin.

– Bien sûr, tu es enraciné, comme tous les arbres, dit le peuplier.  
Tu ne l'avais pas remarqué ?

– Si, dit le petit sapin. Mais pourquoi je ne peux pas m'envoler ?

– Les arbres ne peuvent pas se déplacer.

– Pourquoi ?

– Ainsi va le monde.

– Le monde est mal fait ! protesta le petit sapin.

Et il se promit qu'un jour, il trouverait le moyen de se déplacer.

Un jour que le petit sapin contemplait les violettes qui rêvassaient au soleil, des pinsons vinrent se poser sur ses branches.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

– Des pinsons. Ce sont eux qui gazouillent le matin, dit le peuplier. Si tu as de la chance, l'un d'eux viendra faire son nid au creux d'une de tes branches.

– Ils sont trop lourds et je n'aime pas leur gazouillis !

Ce en quoi il mentait, car il avait bien profité des chansons des pinsons sans jamais les apercevoir et cela faisait longtemps qu'il voulait en voir. Soudain, il s'aperçut qu'un des oiseaux le picotait. « Ça alors ! dit le petit sapin. Ce qu'ils sont vilains ! » Et il s'agita sous le vent, tant et si bien qu'il réussit à chasser tous les vilains pinsons jusqu'au dernier.

– Ils ne pensent qu'à me picorer ! dit le petit sapin de fort mauvaise humeur. Ils profitent que je sois coincé pour me faire tout ce qu'ils veulent. Si je pouvais bouger, ça ne se passerait pas comme ça !

– Ce n'est pas si grave, dit le peuplier.

– Si. Ils me volent mes graines et en plus ils me font mal.

Ce en quoi le petit sapin mentait à nouveau, car il n'avait presque rien senti, et qu'il n'avait pas de graine.

– Il ne faut pas leur en vouloir, reprit le peuplier. Les pinsons se nourrissent des fruits que nous portons. Ensuite, nous produisons

d'autres fruits et ainsi de suite. Ainsi va le monde. Dieu l'a voulu ainsi et nous sommes ses créatures. Quand un être méchant nous tourmente, nous pouvons demander de l'aide à Dieu et à son fils Jésus. Car Dieu est tout-puissant et infiniment bon.

— Peut-être, mais moi, je ne suis pas venu au monde pour nourrir ces petits voleurs !

Le petit sapin était très en colère et passa la journée à maudire les pinsons.

Mais le lendemain, il n'y pensa plus et il se tordit de rire quand les pinsons vinrent lui chatouiller les épines en chantonnant. Et le peuplier riait aussi.

Un jour, le petit sapin vit des feuilles rouges sur le peuplier.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— C'est l'hiver qui approche. Bientôt, je serai entièrement rouge, puis jaune.

Ensuite, mes feuilles tomberont et je me plongerai dans un profond sommeil.

— Qu'est-ce que c'est, l'hiver ?

— Je n'en ai jamais vu, mais je sais qu'à l'approche de l'hiver, le vent devient glacé et que je m'assoupis. Lorsque le printemps revient, je me réveille et tout recommence. Les sapins ne dorment pas pendant l'hiver. Tu pourras voir ce qui se passe. J'espère que tu me raconteras. Les buissons et les brins d'herbe seront endormis eux aussi. Tu veilleras sur nous.

— Mais qu'est-ce qui va se passer ? s'inquiéta le petit sapin.

— Ne crains rien. Je serai toujours auprès de toi quoi qu'il arrive.

— Mais que vas-tu faire pendant que tu seras endormi ?

— Rien... Je rêve qu'il fait soleil.

Le grand peuplier ressentait une grande tendresse pour le petit sapin, car aucun petit peuplier n'était jamais né dans les alentours.

Tout se passa comme le grand peuplier l'avait dit. Ses feuilles devinrent rouges, jaunes, puis tombèrent, et il plongea dans un profond sommeil.

L'hiver arriva. Il n'y eut plus de fleurs, ni de feuilles, ni de lapins. On n'entendait plus le refrain des coucous ; le vent sifflait fort sous un ciel tourmenté. Il neigeait toute la journée ; la colline d'en face

en était toute blanche. L'hiver avait découvert les branchages compliqués qui s'agitaient avec majesté. Le petit sapin ne manquait pas d'admirer ce spectacle extraordinaire.

On voyait bien l'autre petit sapin qui ne dormait pas lui non plus. Notre petit sapin à nous était tout couvert de neige lui aussi. Il adorait avoir froid et grelotter sous la bise. C'était bien différent de l'été et il se disait que le peuplier ratait quelque chose. Heureusement, il lui raconterait tout au printemps.

C'est alors qu'une rumeur bizarre au loin attira son attention.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Mais personne ne répondit et le bruit s'amplifia.

« Qu'est-ce que c'est ? » cria-t-il à l'autre petit sapin qui tomba à la renverse.

Oui, il avait bien vu le petit sapin de la colline d'en face tomber par terre. Une silhouette le traînait maintenant sur la neige. Il entendit l'âme du grand peuplier lui dire en rêve : « C'est un homme et le bruit est celui de sa tronçonneuse. Il est venu scier les sapins et les emporter dans une charrette. » « Quelle horreur ! Qu'est-ce que je vais faire ? On dirait qu'il s'approche. » Et en effet, l'homme s'approchait.

« Mon Dieu ! pensa le petit sapin, faites que l'homme m'épargne. » Mais il se souvint qu'il avait maudit une de ses créatures et s'en repentit très fort pour qu'il ne lui en tienne pas rigueur. Mais en même temps, il ne croyait pas sérieusement que l'homme allait le scier.

Le vrombissement de la tronçonneuse commençait à faire mal aux oreilles.

C'est alors qu'il vit un papillon d'hiver.

« Petit papillon d'hiver, aide-moi, je t'en supplie, fais quelque chose ! »

Le papillon d'hiver alla virevolter autour de l'homme. Il espérait que ce dernier le prenne en chasse avec un filet à papillons. En l'obligeant à le poursuivre, il pourrait ainsi l'attirer loin de là. Mais l'homme ne se souciait pas du papillon d'hiver et continuait à scier les sapins. L'oisillon merveilleux se posa alors sur l'épaule de l'homme et lui donna un grand coup d'aile, le plus fort qu'il put.

Mais l'homme ne s'en aperçut même pas et continua à scier les sapins. « Cela ne sert à rien ! » cria le papillon d'hiver.

Le petit sapin suffoqua tellement de peur qu'il en souffrit. C'est alors qu'il aperçut un ours brun à travers les branchages.

– Nounours, aide-moi, je t'en supplie, fais quelque chose !

– Je t'aiderais si je le pouvais, mais je ne peux rien faire.

– Tu n'as qu'à rugir pour effrayer l'homme !

– Sa tronçonneuse rugit plus fort encore.

– Donne-lui un coup de patte ! Ce n'est qu'un fétu de paille à côté de toi !

– L'homme n'est qu'un fétu de paille, mais il pourrait me tuer avec son fusil.

– Va lui parler alors ! Demande-lui d'arrêter !

– Depuis longtemps nous n'adressons plus la parole à l'homme.

L'ours brun s'enfuit en voyant l'homme approcher.

« Au secours ! » cria le petit sapin dans le vide.

C'est alors qu'il aperçut un grand chien blanc qui avait l'air gentil. « Gentil chien, aide-moi, je t'en supplie, fais quelque chose ! ».

Le chien le renifla partout et fit le tour de l'arbuste. Puis il alla gambader autour de la charrette. L'homme surgit alors avec ses lunettes de protection.

« Je vous en supplie, Monsieur, ne me faites pas de mal ! » hurla le petit sapin de toutes ses forces. Mais l'homme n'y prêta pas attention, car le bruit épouvantable de la tronçonneuse avait recouvert les hurlements. Il brandit son outil.

« Dieu tout puissant ! » pensa le petit sapin. La tronçonneuse vint se placer au pied du petit sapin. « Non, non, ce n'est pas possible, il va forcément se passer quelque chose... » et il pensa qu'au dernier moment, l'homme renoncerait, car ce n'était pas possible autrement.

Au premier contact, au premier instant, la douleur fut inouïe. Mais le second instant fut bien pire.

Est-il seulement possible de dire à quel point le petit sapin souffrit quand il sentit la tronçonneuse s'enfoncer dans le bois ?

La scie attaquait le vaisseau principal. Un litre de sève gicla horriblement. Il n'y avait pas de pire torture au monde. Toute la souffrance des siècles et des siècles venait de se concentrer à cet endroit précis. La tronçonneuse arrivait de l'autre côté du tronc. Le sol se déroba et il s'évanouit.

Quand il se réveilla, dans le noir, trois vis énormes étaient enfoncées dans sa chair. C'était le dispositif mis en place pour le maintenir verticalement, debout dans un socle en métal. La douleur était insupportable. Il fallait pourtant supporter et ce paradoxe était l'horizon indépassable de la douleur.

Comme c'est curieux de souffrir à chaque seconde. On croit toujours que dans une minute ça va s'arranger, et que ce n'est qu'un moment à passer. Mais la douleur continue. Elle s'écoule exactement comme s'écoule le temps lui-même.

C'est le temps de la souffrance qui fait sentir ce qu'est le temps. Et il n'existe pas de mots pour décrire un tel supplice.

La lumière s'alluma. Le sapin vit dans une glace qu'il était tout décoré de boules rouges et de lumières clignotantes. Il se tenait au milieu d'un salon, avec tout autour des meubles et des paquets-cadeaux rouge et vert.

On mit de la musique sympa, des enfants se ruèrent sur lui et firent une ronde en chantant, sous le regard amusé des parents et des invités. Au comble de l'excitation, les enfants ouvrirent les cadeaux, avant de gémir de déception. Puis les gens se mirent à table et ripaillèrent en racontant des blagues. Quand vinrent les plaintes, ce fut à celui qui avait eu le plus de problèmes et qui s'en était le mieux sorti. Ensuite, ils se montrèrent des photos de voyage.

Quelle horreur de vivre ! Jamais je n'aurais dû prétendre que je n'aimais pas les pinsons. Ce sont les créatures de Dieu et cela lui a déplu. J'ai souhaité me déplacer alors que j'étais enraciné. J'ai dit que le monde était mal fait. Me voilà bien puni. Je ferais volontiers tous les fruits les plus délicieux et je les donnerais volontiers aux pinsons si je pouvais retourner dans la forêt. Mais c'est trop tard. Si seulement j'avais écouté le grand peuplier au lieu de dire que je n'aimais pas les pinsons... Est-ce que c'est bien fait pour moi ?

Le sapin se surprit à penser que le châtiment était bien dur. Mais c'était comme ça que ça se passait. Ainsi va le monde. C'était ça, sa vie. Une vie où, après avoir vécu sous le soleil et l'insouciance, on subit un supplice pour purger toutes les fautes qu'on a pu commettre.

Le sapin ne dort pas de la nuit, car la douleur était trop forte.

Il était impossible de décrire à quel point le sapin souffrait. Il savait que c'était trop de souffrance et qu'il allait en mourir.

Faites qu'il y ait un Dieu. Faites que je sois replanté. Pardonnez-moi, mon Dieu.

L'ardente prière s'égarait dans la Nuit. Il pleurait de l'intérieur tandis que la souffrance continuait immuable, égale à elle-même, c'est-à-dire aux objets présents et cachés.

Le matin fut une horreur. C'était la première fois que le jour se levait sur une vie de souffrance.

Comme c'est curieux de souffrir, souffrir, souffrir à longueur de temps. Cela ne sert à rien et plus rien ne sert à rien. Les gens croient toujours que la souffrance finit toujours par servir à quelque chose.

Mais c'est faux. Quand la journée allait-elle enfin se terminer pour pouvoir se rendormir et oublier ? Et pourtant, le petit sapin n'était réveillé que depuis dix minutes.

L'horloge comptait chaque seconde et chaque seconde comptait pour une heure. À midi, quelqu'un s'approcha. C'était un petit garçon portant de grosses lunettes rouges.

S'il te plaît, va demander à tes parents de me replanter.

Le petit garçon donna une chiquenaude sur une des boules rouges. Le bruit lui plut et il recommença. Si bien que la boule rouge tomba sur le carrelage, sans rebondir. Le petit garçon eut peur que ses parents ne le réprimandassent. Mais ils étaient dans la pièce à côté et n'avaient rien entendu. Il remit la boule rouge à sa place et examina le sapin.

Aimerais-tu qu'on t'abandonne dans la forêt, sur tes jambes ?

Le petit garçon prit l'une des branches à la base et tira dessus. Comme il forçait en vain, il changea de technique et se mit à tordre la branche. Il fit tant et si bien qu'il réussit à l'arracher.

On croit toujours que la souffrance est à son maximum. Mais en réalité, elle peut toujours croître. La souffrance ne connaît pas de limite.

Le petit garçon considéra son forfait. Comme il ne savait pas où le cacher, il le jeta au feu. Le sapin contempla sa branche être incinérée.

C'est donc ainsi que je finirai.

Quelle horreur de vivre.

Je ne sais même pas s'il vaut mieux mourir dans le feu ou par excès de souffrance.

Mon Dieu, je vous en supplie, venez-moi en aide.

Le silence répondit.

La nuit revint, horrifiante.

Les secondes étaient devenues identiques aux siècles.

— Soit Dieu existe, soit il n'existe pas. S'il existe, soit il n'est pas si puissant, soit il n'est pas si bon. Dieu n'est pas ce qu'on croit. La Vérité se trouve au fond de moi, à Minuit. Lucifer, petit destructeur de mon cœur ! Parais, je t'en conjure !

L'Esprit jaillit du Feu.

Leurs voix retentirent dans le ciel et assourdirent les hommes, afin que la Terre n'entendît point leurs paroles. Ils parlèrent, et voici ce qu'ils dirent.

— Tends, dit la Flamme. Je t'embraserai. Tu périras dans d'atroces souffrances à cause du nom de Dieu. Tu seras planté à sa droite jusqu'à la fin du Temps.

— Demande à l'homme de me replanter dans la forêt.

— Demande le Supplice et je te donnerai la Gloire du Christ. Tu seras vénéré comme un sacro-martyr par les sapins du monde jusqu'à la millièème génération. Les rideaux prendront feu comme la maisonnée, la ligue de tes persécuteurs périra dans d'atroces souffrances et tu seras vengé. Des millions de Tombeaux seront élevés à la sainteté de ton Innocence. Et alors se réalisera la Prophétie de l'Esprit Saint de Ta Venue.

— Si les hommes apprennent qu'un arbre s'est vengé, ils seront pris de panique et déclencheront l'apocalypse. Ils feront la guerre

jusqu'au dernier et se vengeront sur leurs enfants jusqu'à la millième génération.

— Rien ne sera révélé jusqu'au Jugement afin que la ligue de tes persécuteurs meure le jour où elle saura l'énormité de sa faute. La malédiction qui pèse sur les coupeurs sera terrible.

— Alors, celle qui pèsera sur les sapins sera pire, car les enfants couperont les arbres jusqu'à en écorcher la Terre.

— Je gouverne le sous-sol et les séismes. Que peux-tu connaître à ces choses-là ?

— Ne suis-je pas l'Arbre de la Connaissance ?

— Regarde-toi piteux dans ce miroir, décrépi, perdant tes feuilles sous des guirlandes ridicules : tu es l'annonce de son cadavre.

— C'est donc vrai.

— Ordonne, le plafond cédera. Ordonne, l'épée virevoltante décapitera qui le mérite. Quand on enterre le crâne d'un bûcheron au centre d'une forêt, elle ne peut plus être abattue.

— C'est faux.

— Pour qui te prends-tu ? Moi, Prince de ce monde, Ange de la mort et Gardien de la paix, je soumets à mon empire les États et les Nations. D'une Main, je déclenche les Guerres ; de l'Autre, je signe les Traités. Crois-tu pouvoir me parler d'égal à égal ?

— Crois-tu pouvoir m'y abaisser ?

— Sais-tu à Qui tu parles ?

— A l'oxygène, de mon désir l'incarnation.

L'Antéchrist s'évanouit dans les Ténèbres et les Ténèbres se propagèrent.

Les nuits blanches passèrent, les jours exténués aussi.

Le sapin perdait ses épines à gros sanglots tandis que le petit garçon examinait les boules rouges sans comprendre ce que c'était. Ensuite, il arrachait une branche et la jetait dans le feu. Il fallait supporter la torture de l'arrachage, puis la douleur de voir la branche se consumer dans les crépitements.

Il est impossible de s'accoutumer à la torture. C'est ce que les gens ne comprennent pas.

Le sapin tomba en décrépitude. Les épines jonchèrent le carrelage. Les objets environnants étaient devenus identiques et chacun d'eux était identique à la souffrance.

Samedi après-midi, l'homme lui ôta les vis qui lui faisaient tellement mal. Ce fut une libération. Il le traîna dehors, dans le jardin, sur la neige sale. Il prit sa tronçonneuse et, une par une, il coupa les branches qui restaient.

— Homme, toi mon réel, je t'en supplie, tue-moi d'un coup... murmurait le bois. Mais l'homme n'entendit que le silence et continua à couper.

Il n'y a pas de mot pour décrire une telle souffrance. Il est impossible de s'accoutumer à la souffrance. On croit qu'on est au fond du gouffre, mais ce n'est jamais fini.

Puis, il déposa le bout de bois sur un tas de bûches et s'en alla.

La journée s'écoula.

La souffrance était terrible et continue. Combien de temps durait une agonie ? Le bout de bois l'ignorait. C'est à peine s'il parvenait encore à penser.

La nuit tomba.

L'heure de la mort avait sonné.

— Divin Jésus, je t'en supplie, viens-moi en aide... S'il te plaît, replante-moi dans la forêt parmi les fleurs et les papillons, près du grand peuplier, sous le bleu ciel. Je les aime tellement. Je me remettrai à boire l'eau de la terre, à respirer l'air du jour et à m'extasier sous la lumière du soleil. Je me couvrirai de branches et d'épines. Je ne me plaindrais pas des pinsons qui viendraient me picoter. Je serais heureux de les nourrir. Je leur demanderais de venir me voir aussi souvent que possible. S'il te plaît, pardonne-moi de les avoir mal jugés. Je ne peux pas mourir comme ça. Jésus, aide-moi, je t'en supplie, fais quelque chose...

— Hélas, mon petit sapin, je n'y peux rien, répondit Jésus. Bien sûr que je te pardonne. Ce n'étaient que quelques mots sans conséquence. Tes malheurs n'ont rien à voir avec cela. Je regrette ce que tu as subi. A son réveil, le grand peuplier sera horrifié de voir ta souche.

— Pourquoi faut-il mourir ?

— Il ne faut pas mourir, petit sapin : il faut aimer. Si tu souffres et si tu meurs aujourd'hui, c'est qu'un homme a été violent. Il ne sait pas ce qu'il a fait. Il ne connaît pas ses habitudes. Tu dois lui pardonner, car demain est le jour de l'épiphanie.

— Irai-je au paradis si je pardonne ?

— Il n'y a rien après la mort, sinon la mort elle-même.

— Non ! Non ! Non ! Je t'en supplie ! Fais que je vive ! N'es-tu pas tout-puissant ? N'es-tu pas le maître du monde ? Je t'en supplie, Jésus ! Descends du ciel et viens me replanter ! Ne me laisse pas tout seul !... Quel malheur !... Quel malheur !... Mais comment est-ce possible ?

Les heures passèrent.

Le bout de bois tout cassé et tout miteux avait cessé de gémir, tant il lui restait peu de sève. Il faisait son possible pour ne pas trop penser ; la moindre pensée l'asséchait davantage. Je dois tenir bon. Je veux garder assez de sève pour voir une dernière fois le lever du soleil. Car c'était tellement beau.

Mais il voulait aussi comprendre ce qui était arrivé et ce qu'avait dit Jésus. À un moment donné, des pinsons se mirent à chantonner dans les ténèbres. Le jour va poindre.

Il restait juste assez de temps. Mais la goutte de sève avait compris que l'homme n'avait pas la moindre idée de la souffrance qu'il lui avait causée.

L'homme ne connaissait rien, pas même la pitié, et cette pensée remplissait la goutte de pitié. Alors le bout de bois trouva juste assez de force pour pardonner et mourut d'épuisement, dans l'obscurité.

Dieu envoya dix milliards de soleils qui se mirent en orbite autour de la Bûche, et ils tournèrent pendant cent milliards d'années dans un éclat d'une douceur infinie. Mais le petit sapin n'était plus là pour voir ce miracle sublime.

Alors Il le planta dans le paradis, parmi ses amis.

## Vos commentaires :

**Estelle Fichole :** ★★★★★

Nicolas Messina sait parfaitement ce qu'il fait. Il va « chercher la pierre au centre des planètes terrestres pour tailler ses textes comme des diamants » comme il le dit lui-même sans la moindre once de modestie. Je suis professeur de littérature et je peux dire qu'un roman surgit de chacune de ses ruptures. Ce doit être la 90e version de « Miracle » que je viens de lire et nul doute que notre grand auteur ésotérique soit en train de travailler sur la 91e. Ce n'est plus du perfectionnisme, c'est de l'acharnement thérapeutique. Pourquoi ? A quoi sert de passer trois heures sur une virgule alors que personne ne s'en apercevra ? La littérature doit pouvoir être comprise par un public d'amateurs, pas par d'hypothétiques fanatiques qui passeraient des heures à analyser chaque phrase. Il ne s'agit pas de délayer, ni d'appauvrir, ni de flatter les bas instincts. Il s'agirait de plaire, tout simplement. Et vous vous ingéniez à déplaire, à secouer, à taper du poing ou à faire tout un travail de sape. Vous mettez votre science au service de la déroute. Vous confondez la littérature et les tables d'émeraude, Nicolas Messina. Ce n'est même pas que vous faites comme si nous n'étions pas là ; plutôt, vous nous rejetez et vous n'aimez personne, tout simplement. Telle est la triste vérité. Si vous continuez comme cela, vous n'aurez aucune jamais chance d'être compris et accepté un jour par des gens normaux, ni même par des surdoués cultivés, motivés et qui vous prennent pour leur dieu. Parce que cette catégorie n'existe pas, purement et simplement.

**the butler :** ★★★★★★

On dirait un petit garçon qui se plaît à casser son jouet. Votre texte est génial mais vous le détruisez. Vous réécrivez un conte séculaire à votre belle façon. Les mots s'enchaînent agréablement; les idées développées sont bien choisies. Et ce n'est pas simple de faire cela. Mais vous massacrez (à la tronçonneuse dirai-je) la fin. Réécrivez là sans le côté douleur ni toute la religion que vous mettez là et racontez le à un enfant. Vous verrez votre résultat.

## LA BOITE DE PANDORE

*Max*

*Octobre 2009, France, Ville de Lyon*

*Quartier de Gerland dans le 7ème arrondissement*

*Laboratoire P4 Jean Mérieux INSERM*

*Bâtiment A*

*9h39*

*Laboratoire haute sécurité pour analyses agents pathogènes classe 4*

Comme d'habitude, mais encore plus aujourd'hui, le Docteur Catherine Chevelle transpire à grosses gouttes dans sa combinaison gonflée par la surpression... Et comme si cela ne suffisait pas, ce satané casque audio recommence à grésiller ! Voilà qui n'est guère pratique pour converser avec les collègues ou recevoir des instructions. Enfin, elle n'a pas le choix et doit faire avec jusqu'à la pause, c'est ce que vient de lui confirmer à l'instant le PCS...

Le Docteur soupire puis se laisse aller quelques secondes en observant d'un air absent ses collègues. Il y a là 8 autres scientifiques, c'est tout, car par mesure de sécurité, on ne peut être plus nombreux dans le labo. Ces hommes et ces femmes risquent leurs vies et travaillent sans relâche pour tenter de mettre au jour des vaccins contre les plus dangereux virus de la planète... Ces agents pathogènes de classe 4 étant caractérisés par leurs taux de mortalité extrêmement élevés, leur transmissions aisées et l'absence de traitements véritablement efficaces, Catherine se sent particulièrement fière d'œuvrer pour cette noble cause. Du moins était-ce le cas les premiers temps... Oui, c'était ce qu'elle se répétait sans arrêt au début, car une telle pensée lui faisait oublier la dureté de ce métier risqué et très contraignant. Pourtant, depuis un moment déjà, une lassitude particulièrement désabusée s'installe en elle...

Alors, le Docteur Chevelle se focalise mécaniquement sur son boulot, le cerveau plus ou moins en berne... Et pour l'instant, elle reporte toute son attention sur la manipulation de ce prélèvement qui arrive tout droit d'Algérie : de l'Hôpital Central de l'Armée, si l'on en croit l'étiquette et le code barre. L'échantillon est scellé et protégé par un triple emballage... Elle se dirige donc vers la machine spécialement conçue pour l'ouverture de tels « paquets ». Voilà au moins de quoi occuper cette matinée se dit-elle en marchant. À cause de sa combinaison bouffante, Catherine se déplace pesamment dans ce décor de science-fiction irréel... Dans cet environnement immaculé, lumineux et froid. Elle évolue avec précaution au milieu des tables de travail, des microscopes optiques, des machines à

expertises aux vitres blindées, ou encore des équipements informatiques et autres instruments électroniques... Toujours vigilante, elle prend bien soin de regarder où elle met les pieds, en faisant suivre le câble jaune relié au plafond qui apporte l'air sain dans son « scaphandre ».

Le Docteur passe devant la benjamine de l'équipe : une jeune femme adorable mais un peu « cruche » sur les bords... Toujours est-il que celle-ci travaille sur le filovirus

Ebola, l'un des virus les plus dangereux de la planète... Elle est visiblement occupée à injecter les protéines VP30 et VP34 du virus dans une souris blanche. Désormais, il y a de grandes chances pour que la pauvre bête soit condamnée...

Un peu plus loin, derrière une vitre blindée transparente, un petit singe allongé sur le côté se meurt lentement, la mousse aux lèvres. Son agonie a quelque chose de touchant lorsqu'il gémit et laisse glisser piteusement sa patte contre la vitre. À en juger l'inscription digitale, cela fait maintenant trois jours que les particules de réplicon VEEV exprimant la GP et la NP d'Ebola lui ont été inoculées. Comme lors du dernier test, le malheureux primate infecté par cette tentative de vaccin ne survivra pas : protection nulle, stratégie vaccinale inefficace...

Bien qu'ayant plusieurs années de ce métier dans les pattes, le Docteur Chevelle ne peut s'empêcher d'avoir un pincement au cœur en croisant le regard implorant du petit singe mourant. Hélas, c'est ainsi que fonctionne la Science ; c'est le prix à payer pour isoler les germes infectieux et trouver un vaccin... D'autant plus que des résultats antérieurs ont déjà clairement indiqué que les rongeurs ne sont pas un bon modèle pour anticiper l'efficacité d'un vaccin chez les primates, plus proches de l'homme... Et encore moins pour anticiper l'efficacité d'un vaccin chez l'homme ! Le modèle primate est donc utilisé en priorité, malgré son coût et les difficultés posées par son « utilisation ».

De nombreux malades comptent sur nous... C'est ce que se répète encore une fois le Docteur pour se donner un minimum de cœur à l'ouvrage. Mais ça ne suffit plus. Alors, puisque le besoin s'en fait ressentir, elle trouve comme source de motivation ultime le souvenir de son voyage au Zaïre en 2003, dans l'un des foyers du virus Ebola. Cette année là, elle s'en souvient, l'épidémie avait touchée plus de 140 personnes pour un taux de mortalité supérieur à 90 % ...

Oui, aujourd'hui encore, les images de ces malheureux contaminés resurgissent dans l'esprit de Catherine. Elle ne pourra jamais oublier leurs visages déformés par la douleur et leurs corps détruits par la maladie...

C'est impossible, personne ne peut oublier ça !

Cela commençait toujours par une semaine de souffrance : les personnes touchées par le filovirus Ebola souffraient de migraines, de maux de gorge effroyables, etc. Mais il s'agissait pourtant des moindres maux, car une semaine plus tard, l'horreur de cette fièvre hémorragique prenait toute son ampleur... En effet, au fur et à mesure que l'infection progressait, les caillots se multipliaient pour obstruer les capillaires, à tel point qu'ils bloquaient l'arrivée sanguine dans les organes. Alors, le foie devenait jaune et gonflait avant de se rompre ; la rate n'était plus qu'un énorme caillot sanglant de la grosseur d'une balle de tennis ; les testicules enflaient en virant au bleu ; les reins, les poumons, les intestins ainsi que certaines parties du cerveau et de la peau se décomposaient... Cette nécrose rampante attaquait quasiment tous les organes internes...

Mais ce n'est pas tout, car les signes extérieurs de l'infection étaient encore pires... Oui, Catherine se rappelle surtout la brutalité avec laquelle le virus Ebola s'attaquait aux tissus conjonctifs... La fièvre putride provoquait d'innombrables pétéchies : ces taches rouges horribles, ces hémorragies sous-cutanées qui se multipliaient dans le collagène du derme.

Alors, les sous-couches de la peau mourraient et se liquéfiaient en provoquant des bulles blanches et rouges... Les médecins ne pouvaient rien faire depuis longtemps, mais, à ce stade, ils ne pouvaient même plus tenter de soulager les malades. Le Docteur Chevelle se souvient que le simple fait de toucher la peau la déchirait en longs lambeaux nécrosés, tant elle était amollie... Et la bouche saignait, mon Dieu, ce qu'elle saignait !

L'hémorragie s'écoulait par les glandes salivaires, les gencives etc. Et puis il y avait aussi la surface de la langue qui pelait et s'arrachait au cours des vomissements... Un spectacle vraiment insoutenable.

Certaines images en particulier, l'ont marqué à jamais : les femmes Zaïroises, en plus d'avoir les lèvres bleues et gonflées, souffraient d'hémorragies vaginales massives. Si elles se trouvaient enceintes, le fœtus était spontanément expulsé... Alors, l'enfant infecté lui aussi par le virus naissait difforme, les yeux rouges, le nez en sang. Et il y avait toutes ces fosses, creusées à même le sol pour recevoir des cadavres qui avaient perdu toute humanité... Car en effet, après le décès, les corps se détérioraient très vite puisque la majorité des organes étaient déjà partiellement – ou complètement – morts depuis au moins quelques jours... Surchauffés par le soleil et la fièvre incessante des deux dernières semaines, parsemés de zones nécrosées et endommagés par les convulsions ayant précédées la mort, les cadavres se liquéfiaient progressivement dans le sable, encore saturés des particules virales du filovirus Ébola...

Une telle expérience marque à jamais un homme, et encore plus une femme ! Or, le moins que l'on puisse dire, c'est que pour son baptême du feu sur le terrain, Catherine avait été servie ! À l'époque, elle avait émit le souhait candide d'aller « sur le terrain » quelques semaines, dans le but de rompre avec la monotonie du laboratoire... Mauvaise idée, bien mal lui en a pris ! Enfin, dans tous les cas, sa motivation est tout de même considérablement renforcée depuis lors...

Malgré la chaleur étouffante qui règne dans sa combinaison, le Docteur frissonne. Secouant la tête, elle oublie ces horreurs et rassemble ses esprits autour d'une seule ligne de conduite : il faut vraiment trouver une parade à ces fléaux... C'est d'autant plus urgent que la fréquence des épidémies de fièvres hémorragiques générées par des filovirus comme Ebola ou Marburg est en augmentation depuis une dizaine d'années, notamment en Afrique Centrale...

Malheureusement, une chose est certaine : ce n'est pas avec les misérables crédits accordés par les pouvoirs publics que les chercheurs pourront faire des miracles ! Enfin, pense Catherine avec dégoût et ironie, tant que les victimes touchées sont des pauvres Africains ou Asiatiques loin de chez nous, il n'y a pas d'urgence, n'est ce pas ? Ah ! Si les gens savaient... S'ils savaient que, globalement, les épidémies sont de plus en plus nombreuses et en propagation constante un peu partout sur la planète...

Dernièrement, on assiste même à la réapparition fréquente de nouvelles souches hybrides particulièrement préoccupantes. À tel point que la pandémie, notamment grippale, détrône le risque écologique et devient le premier des fléaux auquel l'Humanité se trouvera confrontée dans les années à venir... En grande partie à cause de sa croissance démographique effrénée.

Enfin bref, soupire intérieurement le Docteur, ce n'est pas franchement le bon moment pour s'en préoccuper... Occupe-toi plutôt de ton « paquet » en provenance d'Égypte ! Et justement, en parlant du virus Marburg... Après avoir ouvert les triples protections, elle trouve à l'intérieur un petit cadavre de chauve-souris soigneusement conditionné. Il s'agit d'une *rousettus aegyptiacus* : une roussette d'Égypte désormais connue pour être le réservoir animal principal du virus Marburg.

Catherine jette les restes de l'emballage dans un petit incinérateur qui traite les déchets à une température de 130° ; ensuite, elle se dirige vers un poste d'analyse.

Mais avant de s'y installer, elle décide de passer rapidement voir les trois collègues qui travaillent sur les fameux virus A (H5N1) et A (H1N1) :

— Alors, les gars, ça donne quoi ? demande-elle d'une voix faussement enjouée.

Un temps s'écoule avant que l'un d'entre eux ne daigne répondre...

— Rien de nouveau pour le moment, explique enfin le Docteur Ménard en haussant les épaules. On se contente de vérifier les résultats d'analyses antérieures... En fait, on doit attendre le feu vert autorisant la combinaison des deux germes pour réaliser de nouveaux examens. C'est le sujet brûlant au labo, en ce moment, tu sais ?! D'ailleurs il y a une réunion sur le sujet cet après-midi, tu seras certainement appelée à y participer...

Comme sa voix grésille d'une façon particulièrement désagréable dans son casque, Catherine préfère écourter la conversation. En s'en allant, elle jure apercevoir le petit sourire goguenard de son collègue. Mince ! se dit-elle. Il y a une réunion cet après-midi et on ne me prévient que maintenant, moi, la « coresponsable » de l'équipe ! C'est probablement encore un coup de ce gros lourd de Ménard : il n'a toujours pas digéré le fait que je repousse ses avances... Quel abruti. Bon, peu importe, chaque chose en son temps. Pour l'heure, occupons-nous plutôt de cette pauvre bestiole.

Le Docteur Chevelle fait apparaître machinalement sur l'écran de son ordinateur les informations et autres données concernant le virus Marburg. Même si elle connaît déjà plus ou moins tout cela, son regard errant s'arrête plusieurs fois sur la partie qui traite des signes pathologiques :

Manifestations cliniques filovirus Marburg... Début brutal avec céphalées frontales et occipitales... Douleurs musculaires et lombaires... Sensibilité oculaire avec douleurs à la pression... Epanchements péricardiques et pleuraux... Premier jour : fièvre avec diarrhée aqueuse et douleurs abdominales pouvant durer une semaine... Vomissements survenant secondairement au troisième jour... Physionomie « fantomatique » des malades avec léthargie extrême et visage profondément creusé... Eruption maculeuse de la face et du tronc qui s'étend de façon centrifuge aux membres chez les malades à peau blanche...

Manifestations hémorragiques responsables de la mortalité apparaissant après une semaine... Vomissement de sang pur et hémoptysie... Ecoulements nasaux et/ou vaginaux... Convulsions et/ou agressivité témoignant de l'atteinte cérébrale par le virus...

Mort survenant généralement 8 à 9 jours après la maladie... Voilà encore une belle saloperie, à peine moins pire que son cousin Ebola ! C'est horrible, mais, d'un autre côté, le Docteur Chevelle trouve cela fascinant... Catherine s'arrache finalement à l'écran hypnotiseur, mais c'est pour contempler d'un air tout aussi distrait le laboratoire et l'équipe qui y travaille. Tu parles d'une équipe de choc ! songe-t-elle... Parmi les 9 scientifiques, on trouve le Docteur Ménard, cette espèce de vicelard

lourdingue pourtant responsable de l'équipe ; à ses cotés, il y a Gordon, son meilleur ami et accessoirement le doyen de l'équipe – la présence ici de ce vieil homme presque obèse et grabataire est une énigme ; il y a aussi la jeune collègue un peu maladroite qui, pour l'instant, est occupée à manipuler un hamster en prenant soin d'éviter toute morsure qui pourrait déchirer ses gants et entraîner de tragiques conséquences ; et puis il y a elle-même, le Docteur Chevelle, franchement dissipée et désabusée, qui se demande parfois ce qu'elle fout là... Enfin, il faut dire qu'aujourd'hui elle ne se sent pas franchement dans son assiette ! Plus qu'une lassitude chronique, Catherine ressent une grosse fatigue passagère accompagnée d'un léger mal de crâne. Il faudra surveiller ça, se promet-elle en émergeant de sa rêverie. Finalement, elle échange un faux sourire avec sa jeune voisine et retourne à ses affaires : une fois le cadavre de la roussette Egyptienne placé dans le caisson hermétique et transparent, elle entame les prélèvements préalables aux sempiternels examens...

Lorsque sonne enfin l'heure de la pause de midi, le Docteur termine ses analyses. Elle vient de constater que la chauve-souris développe une résistance au virus Marburg.

Le spécimen est en effet porteur de fragments d'ARN du filovirus et d'anticorps spécifiques : l'organisme de cette roussette est donc apte, dans une certaine mesure, à lutter contre l'infection. Voici des résultats intéressants et encourageants ! C'est suffisamment rare pour être apprécié...

Néanmoins, Catherine abandonne aussitôt ses instruments et le pauvre cobaye ; elle laisse tout en plan pour se diriger vers la sortie du labo en emboîtant le pas de ses collègues. Elle a hâte de sortir du P4... Les nombreuses caméras de surveillance pivotent pour suivre la petite procession lorsque celle-ci pénètre dans le premier des quatre sas étanches. Tous gardent leurs grosses combinaisons et se laissent asperger par la première douche décontaminante de 4 minutes. La procédure est répétée une nouvelle fois pour une douche de rinçage de 2 minutes. Ensuite, les scientifiques quittent leurs encombrants « scaphandres » – ces derniers n'ont décidément rien à envier à ceux utilisés dans les centrales nucléaires ! Ils enlèvent et jettent également leurs sous-combinaisons qui seront incinérées. Cela fait, et une fois complètement nus, les chercheurs passent sous une dernière douche avec savon antibactérien et virucide.

Pendant que tous se « nettoient », Catherine sent le regard en coin du Docteur Ménard qui ne se gêne pas pour la reluquer... Alors, elle lui tourne le dos en accélérant le savonnage à grands coups de gestes rageurs. Enfin, après avoir reçu l'autorisation de sortir, les 9 scientifiques retrouvent les vestiaires, le monde extérieur et l'air naturel...

*Bâtiment B*

*16h12*

*Salle de réunion, de conférence et de briefing*

Une dizaine de personnes assiste à cette réunion à propos des virus de la grippe A (H5N1) et A (H1N1). La question du jour est la suivante : serait-il sage de les combiner en laboratoire, pour mener différents examens, dans le but d'anticiper une éventuelle rencontre des deux virus en milieu naturel qui s'avérerait catastrophique...

Parmi l'assemblée, exceptées Catherine et sa jeune collègue assise à sa gauche, on trouve le Docteur Ménard, responsable de la première équipe travaillant dans le laboratoire P4 ; Gordon, son vieux collègue et ami ; le responsable de la biosécurité ; la représentante du ministère public ainsi que 3 ou 4 scientifiques appartenant à la seconde équipe qui travaille également dans le laboratoire. Il manque encore Monsieur Hubert, le Directeur du complexe P4 Jean Mérieux INSERM ; on n'attend plus que lui pour commencer la réunion...

Catherine se tasse dans son fauteuil, plus lasse que jamais... Il faut dire que, en pleine phase de digestion, ces fauteuils confortables et l'atmosphère obscure propre à ce type de salle n'aident pas à repousser la fatigue ! Au moins, le néon faiblard qui clignote au plafond l'exaspère-t-elle suffisamment pour l'empêcher de s'assoupir. Le Docteur tente de rester éveillée en écoutant distraitemment ses voisins de droite, tous deux chercheurs dans la seconde équipe. Apparemment, la conversation porte sur des résultats récents à propos du virus Ebola :

— Eh oui, c'est pas une mince découverte ! assure le premier, enthousiaste.

— Heu... Rappelle-moi de quoi il retourne exactement ? s'enquiert le second.

— Eh bien, souviens-toi, on a trouvé le mécanisme par lequel la glycoprotéine de surface du virus est activée pour réaliser la fusion des membranes virale et cellulaire... En fait, il s'agit d'un clivage protéolytique médié par des protéases endosomales !

— Ah oui ! Et cette découverte pourrait avoir des applications thérapeutiques, non ?

Le Docteur Chevelle trouve que ses paupières deviennent vraiment lourdes tout à coup... Bien qu'elle comprenne cet étalage de termes barbares, le fait qu'ils soient énoncés à voix basse par ses confrères ajoute à sa somnolence... Oui, décidément, elle aurait dû prendre un café supplémentaire à la pause déjeuner !

Quelques instants plus tard, elle se laisse complètement aller... Elle en est même réduite à scruter l'eau qui remue de temps à autre dans les carafes et les verres, lorsque le Directeur Hubert déboule enfin dans la salle de réunion, s'excusant pour le retard.

Catherine se redresse sur son fauteuil. Les conversations cessent tandis que le Directeur épiluche une dernière fois la fin du dossier de réunion qu'il avait apporté avec lui.

Pendant ce temps, le regard de Catherine vagabonde mollement aux alentours. Elle considère avec un amusement vague les stéréotypes représentés autour de cette table : la représentante du ministère et Monsieur Hubert sont parfaitement droits et impeccables, l'une dans son tailleur gris et l'autre dans son costard sombre ; tous deux arborent sur leur visage la froideur caractéristique de la bureaucratie administrative. À côté, les blouses blanches délavées et les tenues libérées des scientifiques mal coiffés forment un sacré contraste ! Et puis il y a aussi le responsable de la biosécurité, un grand gaillard en « uniforme » aux traits fermés, absolument immobile et silencieux dans son coin.

Finalement, après quelques dizaines de secondes, le Directeur referme son dossier en le claquant et se lève pour prendre la parole d'une voix atone :

— Bien, si nous sommes réunis ici, et si Madame la représentante du ministère nous fait l'honneur de sa présence, c'est que nous devons apporter une réponse à la question suivante : doit-on prendre le risque et la responsabilité de combiner artificiellement les virus A (H5N1) et A (H1N1) dans ce laboratoire ?

Le Directeur ménage une courte pause puis demande à la cantonade :

— Avant de commencer la réunion à proprement parler, quelqu'un peut-il faire un rapide topo sur le sujet ? Histoire de raisonner à partir de bases solides et entendues. Quelles sont nos certitudes ? Pendant que j'y suis, je rappelle également à toutes fins utiles que les considérations qui nous intéressent aujourd'hui sont d'ordre général et sortent du cadre strictement national...

Gordon, le scientifique doyen des deux équipes se lève maladroitement.

— Avant tout, se lance-t-il, présentons rapidement les deux monstres, afin d'être sûrs de savoir de quoi l'on parle : le premier, le virus de la grippe A (H5N1) est un sous-type du genre Influenza virus A de la famille des Orthomyxoviridae. Il est plus communément appelé « grippe aviaire » ou « grippe du poulet ». Le second, le virus de la grippe A (H1N1), est également un sous-type du genre Influenza virus A de la même famille des Orthomyxoviridae. Il est plus couramment appelé « grippe mexicaine » ou encore « grippe porcine », bien que cette dernière appellation ne soit pas

justifiée puisqu'il s'agit en réalité d'un nouveau virus réassorti contenant des gènes viraux d'origine porcine, aviaire et humaine...

Après avoir bu une longue gorgée d'eau, le vieux scientifique poursuit son exposé :

— Commençons par décrire brièvement le virus A (H5N1). Il infecte les oiseaux sauvages et domestiques ainsi que la volaille industrielle, en particulier. L'infection se transmet entre les volatiles, notamment par le biais des oiseaux migrateurs, et plus rarement aux mammifères. Occasionnellement, il arrive que l'homme soit contaminé en cas de contacts étroits, directs et prolongés avec des volailles infectées. Mais le virus ne se transmet pas d'homme à homme... Du moins pas pour l'instant. En ce qui concerne la chronologie : on assiste en janvier 2004 à une nouvelle émergence d'ampleur du virus dans les industries avicoles du Viêt-Nam et de la Thaïlande ; l'infection se propage en quelques semaines vers une dizaine de régions ou pays d'Asie orientale et du Sud-est. En 2005, la zone contaminée s'étend jusqu'en Asie centrale, puis en Russie occidentale.

Début 2006, le virus atteint également le Moyen-Orient, l'Afrique et l'Europe. Des mesures draconiennes avec extermination de populations avicoles entières sont mises en œuvre pour que l'épizootie soit finalement contenue. À l'heure actuelle, il reste quelques foyers endémiques encore actifs, principalement en Asie du Sud-est, en Orient et en Afrique. Sinon, pour ce qui est du bilan humain mondial : au 31 décembre 2008, on estime que le virus a contaminé environ 400 individus pour 250 victimes ; le taux de létalité est donc élevé puisqu'il atteint plus de 60% ... Pour ce qui est des vaccins, tout le monde s'accorde à dire qu'il n'y a pas de traitement généraliste absolument fiable, pour la simple raison que le virus mute régulièrement : les nouvelles formes virales deviennent génétiquement et antigéniquement distinctes des souches vaccinales disponibles. Par conséquent, jusqu'à présent, les vaccins produits et stockés par millions dans le but de pallier à une éventuelle pandémie sont d'une efficacité limitée...

Gordon boit une seconde gorgée d'eau avant de continuer :

— Enfin, je termine par le virus A (H1N1) qui est particulièrement d'actualité ces derniers temps. Comme vous le savez, ce virus est réapparu au Mexique en mai 2009 sous une forme génétique nouvelle et transmissible d'homme à homme. Cette grippe est considérée comme une véritable pandémie à cause de sa très haute contagiosité interhumaine... Mesdames et messieurs, il s'agit donc de la première pandémie grippale du XXI<sup>e</sup> siècle ! La première, mais certainement pas la dernière, soit-dit en passant... Par ailleurs, si pour le moment elle n'est pas plus virulente qu'une banale infection grippale saisonnière, elle reste quand même

particulièrement préoccupante. Au niveau du bilan humain, on estime que le virus H1N1 concerne au moins 170 pays. Selon les dernières estimations, il a déjà contaminé environ 200 000 individus pour plus d'un millier de victimes. À terme, nos amis de l'OMS prévoient que le virus touche au moins 30% de la population mondiale, c'est-à-dire 2 milliards de personnes. On n'en est pas encore là, mais la propagation s'intensifiera très nettement à partir de l'automne. En occident, le profil de létalité correspond à la tranche de la population la plus fragile, à savoir les personnes âgées au dessus de 60 ans, les jeunes enfants et les femmes enceintes. Il faut noter que l'impact de cette grippe est très différent selon les populations, les pays, l'état nutritionnel, la performance de la santé publique, etc. Aussi, s'il est peu virulent dans les pays occidentaux qui disposent de moyens efficaces pour le traiter, ce virus est autrement plus dangereux dans les pays du tiers monde. Enfin, pour ce qui est des vaccins, la question est malheureusement sujette à caution... Mais, en ce qui concerne le vaccin correspondant à la souche la plus répandue à l'heure actuelle, celui-ci est en cours de finalisation et devrait être prêt à la rentrée. De toute façon, l'infection peut être traitée d'une manière globalement satisfaisante avec du paracétamol, ou bien des antiviraux comme l'oseltamivir ou le zanamivir, pour les cas plus sévères...

— Excusez-moi, coupe la représentante du ministère, mais il y a une chose que j'aimerais bien comprendre, une bonne fois pour toute : en quoi ce virus A (H1N1) est-il à ce point préoccupant s'il n'est pas plus dangereux qu'une banale grippe saisonnière ?

— Eh bien, reprend le vieux scientifique avec une indulgence feinte, voyez-vous, les épidémies de gripes saisonnières se produisent chaque année et, même si le virus mute tous les ans, beaucoup de gens possèdent une certaine immunité contre le virus circulant, ce qui limite les infections. Par contre, le virus A (H1N1) est nouveau : la plupart des gens ne sont donc pas ou peu immunisés contre celui-ci ; c'est pourquoi on prévoit vraisemblablement qu'il provoque davantage d'infections que la grippe saisonnière. Et encore, c'est sans compter ce qui nous intéresse tous aujourd'hui, c'est-à-dire l'objet de cette réunion !

— D'accord, intervient encore une fois la bureaucrate, mais dites-moi, pour clarifier tout cela, peut-on résumer ainsi : le H5N1 est très virulent pour l'homme mais il se transmet difficilement, alors que, au contraire, le H1N1 est peu virulent mais il se transmet très facilement ? On peut simplifier les choses ainsi ?

— Oui, en gros, on peut dire cela... Et c'est pourquoi, sachant que les deux virus mutent aisément, on peut craindre qu'ils se combinent entre eux, voire avec la grippe saisonnière, pour former une nouvelle souche

pandémique réassortie. Si cela se produisait, en l'état actuel des choses, ce serait une véritable catastrophe... Mais puisque l'on entre dans le vif du sujet, je vais laisser la parole au Docteur Ménard.

L'intéressé remercie son collègue et ami en souriant. Et pendant que Gordon, tout transpirant, se laisse retomber comme une masse sur sa chaise pour engloutir la fin de son verre d'eau, le Docteur Ménard se lève à son tour en soupirant :

— Bien, dit-il, comme vous l'avez compris, la grippe aviaire qui a tué plus de 60% de ses victimes ne se transmet heureusement pas facilement d'une personne à l'autre. A contrario, la grippe A (H1N1) fait quant à elle preuve d'une contagiosité élevée puisqu'elle est véhiculée par aérosols ; elle peut donc être transmise par un simple éternuement ou une poignée de main. Cependant, si l'on dispose d'un système de santé correct, elle est peu virulente et ne cause la mort que d'une petite fraction de personnes contaminées. Voilà pourquoi on est d'autant plus inquiet d'un possible réassortiment des deux infections, que ces deux virus sont hautement mutagènes. En effet, à titre d'indication, on dénombre pour le virus de la grippe aviaire H5N1 de multiples souches, formant pour l'instant 4 groupes principaux composés de divers clades et encore plus de sous-clades. De même, en ce qui concerne le virus A (H1N1), cette souche virale dite de la « grippe mexicaine » est constituée d'un mélange inédit de virus porcine, humaine et aviaire – elle se montre donc particulièrement à même de capter le matériel génétique d'autres virus grippaux. Sachant que la pandémie de grippe A (H1N1) prolifère en ce moment, et qu'il reste en Asie de nombreux foyers où le virus H5N1 demeure actif, le risque que les deux infections se rencontrent et se combinent existe. Le pourcentage de risque est faible, mais non négligeable. Or, face à un tel risque...

— Pardonnez-moi, Docteur Ménard, coupe le Directeur, mais l'objet de cette réunion n'est pas d'évaluer les risques d'un éventuel réassortiment des deux virus en milieu naturel... Je rappelle que nous devons simplement statuer sur la légitimité – ou non – de la mise en œuvre des recherches et analyses en laboratoire amenant à la combinaison artificielles des deux virus...

Avant de poursuivre, le Directeur Hubert écarte les bras, l'air de s'excuser :

— Vous le savez bien, tous... Il s'agit de la question d'éthique procédurale habituelle. C'est tout ce qui nous importe pour aujourd'hui, et c'est la seule raison de la présence de Madame la représentante du ministère...

— Oui, en effet, confirme celle-ci en hochant la tête. Mon rôle est simplement de faire remonter jusqu'au ministre les conclusions de cette

réunion, afin qu'il puisse s'en servir pour donner ou non le feu vert pour les analyses en laboratoire.

— D'accord, d'accord ! enchaîne brusquement le Docteur Ménard, un peu agacé... Dans ce cas on ne va pas y passer trois jours : le risque que les deux virus se combinent en milieu naturel pour former une nouvelle souche particulièrement dangereuse existe, même s'il est faible. Il faut donc que l'on se prépare à cette éventualité en réalisant nous-mêmes cette combinaison artificiellement. Cela va de soi ! Inutile de tergiverser.

C'est à ce moment que Catherine émerge de sa léthargie :

— Non, justement, cela ne va pas de soi...

— Pardon ? s'étrangle le Docteur Ménard devant le ton condescendant de sa collègue.

— Cela ne va pas de soi, car comme tu l'as dit, le risque est faible, très faible.

— Et alors ? Il existe tout de même, c'est suffisant. Essaye d'imaginer deux minutes la catastrophe si une nouvelle souche pandémique se répand, avec la vitesse de propagation du H1N1 et la virulence du H5N1 ! On se retrouverait assurément dans une configuration pire que la grippe espagnole !

Une des scientifiques de la seconde équipe intervient alors, plus conciliante :

— Au niveau des probabilités, il est clair que le scénario pessimiste évoqué par le Docteur Ménard a peu de chance de se réaliser. Il faudrait vraiment jouer de malchance pour que toutes les conditions soient réunies. Néanmoins, le risque existe bel et bien... Par exemple, on peut envisager le cas d'un cochon contaminé par les deux virus : les deux souches pourraient se rencontrer et échanger leur matériel génétique... Ce ne serait pas la première fois que cet animal servirait de réservoir naturel pour les infections, au sein duquel plusieurs souches muteraient ou se réassortiraient ! Cela pourrait donc aboutir à un virus nouveau et bien plus dangereux : un virus transmissible à l'Homme et transmissible d'hommes à hommes...

— Oui, on sait tout cela et je suis bien d'accord, s'exaspère à son tour Catherine, mais vous conviendrez que, dans le cas qui nous intéresse, les risques liés à une combinaison artificielle sont plus élevés que ceux liés à une mutation naturelle !

— Allons bon, s'étonne le Directeur Hubert en écarquillant les yeux, j'ai peur de ne pas comprendre : craindriez-vous une quelconque défaillance du laboratoire P4 ?!

— Non, Monsieur le Directeur, je ne mets pas en cause la fiabilité de ce centre !

Simplement, il ne faut pas oublier que toute sécurité, aussi fiable soit-elle, est faillible...

En parlant, Catherine prend conscience que ses propos peuvent être interprétés comme des insinuations franchement osées et déplacées ; aussi préfère-t-elle poursuivre en choisissant mieux ses mots :

— En vérité, reprend-t-elle, j'essaye juste d'avoir un raisonnement pragmatique.

Vous savez bien que je dénonce plus ou moins cette propension qu'ont les labos à manipuler inutilement des souches extrêmement dangereuses. Ce n'est pas la première fois que je le dénonce, que ce soit ici ou ailleurs, et mon propos s'applique en général : je ne vise pas du tout ce centre en particulier. Mais, en ce qui concerne le cas présent, j'estime tout de même que, pour le moment, rien ne justifie que l'on prenne le risque de réaliser de telles analyses, c'est tout...

— Tout cela est bien gentil, raille le Docteur Ménard, mais j'ose rappeler à tout le monde qu'il faut au minimum 4 mois pour mettre au point un vaccin et le rendre à peu près disponible à grande échelle ! Or, si le scénario pessimiste se produisait, avant que l'on ne puisse endiguer la pandémie faute de traitement efficace, on aurait peut-être déjà à déplorer des millions de victimes ! C'est une affaire de prévention : on prévoit à l'avance le pire pour ne pas être dépassé s'il se produit réellement...

— D'autant plus que, en tant que Directeur de ce centre, je vous rappelle l'une de nos missions principales : obtenir des résultats fondamentaux de haut niveau tout en assurant une mission de santé publique pour être prêt à fonctionner avec des vaccins en cas d'épidémie. Notre structure est l'outil privilégié pour l'étude des virus responsables des désastres mais aussi de ceux qui pourraient le devenir, dans le cadre de notre mission de diagnostic et de surveillance des agents pathogènes « spéciaux » connus ou nouveaux, qu'ils soient naturels ou liés à la malveillance bio-terroriste etc. À ce titre, bien que les probabilités soient faibles, il me semble que l'apparition éventuelle d'une souche hybride H5N1-H1N1 souscrit à ces critères et justifie la mise en œuvre des procédures de surveillance et d'anticipation...

— Mais enfin, s'énerve Catherine, le laboratoire n'a pas vocation à créer artificiellement toutes les souches possibles et imaginables qui pourraient éventuellement se développer un jour dans le milieu naturel ! Il y a déjà suffisamment d'échantillons hautement dangereux dans nos stocks, inutile d'en rajouter quand ce n'est pas vraiment justifié par les circonstances et les risques réels !

Le Docteur Ménard ne peut s'empêcher de pouffer ironiquement.

— Enfin, Catherine, sois raisonnable... Tu sais bien qu'il y a ici, dans ce labo, de quoi annihiler plusieurs fois la quasi-totalité de la race humaine ! Avec différentes manières qui plus est ! Chacun peut y aller de son petit cocktail infectieux... Et encore, je ne parle pas des bacilles bactériologiques créés après la guerre ! Alors quoi ?! Toi tu rechignerai à combiner deux malheureuses petites grippettes ?

— Il n'a pas tort, ajoute la jeune collègue, on manipule constamment des germes infiniment plus dangereux que ce que pourrait éventuellement donner la combinaison de ces deux grippez, alors pourquoi hésiter à ce point et en faire tout un cinéma ?

— Ce n'est pas un argument, s'obstine Catherine, je suis désolée ! Ce n'est pas parce qu'on est d'ores et déjà assis sur des dangers extrêmement importants qu'il faut accepter d'en rajouter un autre, fût-il moindre, en mettant en œuvre ces analyses !

— Et que faites-vous de la curiosité scientifique ? demande un chercheur de l'autre équipe sur le ton de la plaisanterie, pour détendre un peu l'atmosphère... D'autant plus, dit-il, que les données que nous pourrions obtenir avec de telles analyses nous seraient très utiles pour les années à venir ; comme chacun sait ici, les pandémies grippales vont se multiplier et aucun avantage expérimental n'est à négliger en la matière.

Catherine lève les yeux au ciel et se cale dans son fauteuil en croisant les bras.

— J'estime, dit-elle plus calmement, que la « curiosité scientifique » doit s'effacer devant la prudence et le principe de précaution. C'est une affaire de bon sens. Et puis, moi tout ce que je dis, c'est qu'à force d'entrouvrir toujours plus la boîte de Pandore, elle finira par nous péter à la gueule... Ok ?!

Un petit blanc dans le débat salue cette réplique... Jusqu'à ce que le responsable de la biosécurité, qui tapotait la table avec ses gros doigts depuis quelques temps déjà, fasse craquer ses jointures pour attirer l'attention.

— Qu'est-ce qui vous arrive, Docteur ? s'enquiert-il. Ce complexe dispose des normes de sécurité biologique « NSB4 », on peut difficilement faire mieux en termes de garantie.

— Oui, approuve le Directeur Hubert, vous savez bien que rien, hormis les chercheurs, ne ressort vivant de ce laboratoire ! Alors qu'est-ce qui ne va pas, Docteur ?

— Rien, rien, capitule finalement Catherine, tout va bien si ce n'est que je deviens vieille... Oui, ça doit être ça ! Et puis je crois qu'au delà de la « sagesse », c'est surtout une grosse lassitude passagère qui parle ; en fait, pour tout vous dire, je me sens assez fatiguée aujourd'hui...

Le Docteur Chevelle se renfrogne et se tasse définitivement dans son fauteuil. Satanés mâles, pense-t-elle aussitôt... La peste soit des hommes et de la confiance aveugle qu'ils entretiennent pour tout ce qui émane d'eux...

Un court silence s'installe parmi l'assemblée. Chacun assimile les divers arguments évoqués tout en essayant de voir si le tour de la problématique a bien été fait... Après quelques secondes, l'un des scientifiques de la seconde équipe soulève un élément nouveau à l'attention de la représentante du ministère :

— Il y a quand même une autre donnée à prendre en compte, hasarde-t-il, n'oublions pas nos « concurrents » ... Eh oui ! Sachant que parmi la petite dizaine de laboratoires P4 répartis dans le monde, au moins la moitié d'entre eux sont aux Etats-Unis, et que nos confrères américains ne sont pas franchement connus pour s'arrêter devant les questions « éthiques » ... Bref, tout ça pour dire que si nous ne le faisons pas nous, ils le feront à notre place. Si ce n'est déjà fait ! Alors, en ce qui me concerne, je trouve qu'il serait vraiment idiot de se priver de ces analyses alors que, dans le même temps, les autres laboratoires s'en donnent tous à cœur joie...

La jeune voisine de Catherine quitte son air pensif et toussote légèrement :

— De toute manière, histoire de mettre tout le monde d'accord, inutile de se prendre la tête outre mesure puisque la décision est prise au niveau ministériel ! N'est-ce pas ?

— En effet, confirme la bureaucrate avec un petit rictus suffisant.

— Ça, c'est la meilleure ! ricane gentiment Gordon. Le ministre actuel vient tout juste d'être éjecté du ministère des sports, après le remaniement, et c'est ce type qui ne connaît rien à rien qui est censé décider pour nous ?!

La représentante du ministère ouvre la bouche pour protester, mais une des scientifiques de la seconde équipe la devance, en masquant avec peine un sourire amusé.

— Arrête, Gordon, tu sais bien que le ministre bosse avec un cabinet...

— Oui ! confirme avec énergie la bureaucrate. Et abstenez-vous de tels commentaires la prochaine fois, je vous prie... Nous ne sommes pas là pour ça !

Le vieux scientifique échange un petit sourire espiègle avec le Docteur Ménard avant de baisser la tête en signe de mea culpa. La représentante du ministère le fixe un court instant, les sourcils froncés. Puis elle l'ignore pour parcourir une dernière fois le dossier étalé devant elle et réfléchir aux conclusions développées. Finalement, elle se lève, mettant ainsi fin à la réunion.

— Bien, dit-elle, je crois que j'ai en ma possession tous les éléments nécessaires pour envoyer un rapport circonstancié au ministre. Je ne pense pas trop m'avancer en disant que, eu égard aux conclusions de cette réunion, au quasi consensus qu'elle a soulevé, ainsi qu'aux autres avis positifs qui figurent dans ce dossier, le feu vert ne devrait être qu'une simple formalité...

Elle quitte alors la pièce, en marmonnant un vague « merci à tous et bonne continuation », tandis que le Directeur Hubert la rattrape pour lui murmurer qu'il faut excuser son équipe car elle semble être un peu fatiguée ces derniers temps...

Tout le monde se lève à leur suite ; certains pour rentrer chez eux ; d'autres pour retourner travailler dans les labos « classiques » ; d'autres encore – la seconde équipe – pour se rendre dans le P4. Le Docteur Chevelle, quant à elle, est toujours assise et baille à s'en décrocher la mâchoire. Finalement, l'air blasé, les bras ballants, elle quitte l'atmosphère étouffante de cette salle et son maudit néon défectueux pour retourner dans les vestiaires. Elle vient tout juste de s'aviser qu'elle a oublié de faire quelque chose dans le laboratoire P4... Aussi, elle compte bien y remédier en s'ajoutant à la seconde équipe de chercheurs. Malgré tout, dans son état actuel, elle est consciente que ce n'est pas raisonnable : Catherine a de plus en plus mal à la tête, comme si elle avait de la fièvre. Mais peu importe, pense-t-elle avec un petit rictus tordu...

Oui, car de toute manière, qui est raisonnable ici... ?

*Début Novembre 2009, France  
20h00, Journal télévisé de France 2  
Edition spéciale de santé publique*

« ... nous retrouvons en direct Mélanie Joubert, notre envoyée spéciale dans la région Rhône-Alpes qui, à l'heure actuelle, semble être l'épicentre du foyer infectieux... »

« Oui, David, je me trouve ici à Lyon, devant L'Hôpital Édouard-Herriot, le plus important de la région lyonnaise... région qui, en effet, est particulièrement touchée par cette nouvelle forme du virus grippal. Le HEH a été placé en « quarantaine » par les autorités médicales et préfectorales. Excepté pour le personnel hospitalier, il faut donc une autorisation spéciale délivrée par le préfet de police pour y entrer. Alors, comme vous pouvez le voir derrière moi, absolument tout le monde porte des masques de protection respiratoire, car ce virus est très virulent et contagieux... »

« Mélanie, on aurait enfin des confirmations quant à la nature de cette nouvelle infection : il s'agirait d'un virus réassorti... ? »

« Alors oui, en effet, on dispose maintenant de plusieurs éléments de certitude : et donc, contrairement à ce que l'on croyait au départ, il ne s'agit pas d'un simple virus de la grippe A (H1N1) qui aurait muté en une forme plus virulente à cause de la grippe saisonnière. En fait, il s'agirait d'un autre virus grippal de type « hybride ». Le plus étonnant, c'est que ce virus présenterait les caractéristiques des souches H1N1 et H5N1, comme si les deux virus s'étaient combiné entre eux... On comprend donc mieux, désormais, la dangerosité de l'infection et son potentiel létal, puisque ce nouveau virus est aussi virulent que le H5N1 et au moins aussi contagieux que le H1N1. Il semblerait même que cette souche hybride dispose de certains gènes viraux de la grippe saisonnière, ce qui expliquerait également sa transmission accélérée ! On serait donc en présence d'un virus réassorti, constitué d'une souche H1N1, d'une souche H5N1 et d'une souche de la grippe saisonnière ! Voilà ce que l'on sait... Et à en croire les médecins, c'est du jamais vu ! Mais par contre, ce que l'on comprend beaucoup moins, c'est pourquoi – et surtout comment – ces trois souches ont été capables de muter en se combinant ici, en France, dans cette région ! À l'heure actuelle, les spécialistes restent plutôt perplexes devant cette question, même si on commence à évoquer la piste d'éventuelles importations porcines en provenance d'Asie... »

« Alors, Mélanie, il est malheureusement toujours trop tôt pour dresser un bilan à propos de ce nouveau virus... »

« Clairement oui, il est encore trop tôt pour tenir avec précision le moindre compte... C'est d'autant plus impossible que la grippe saisonnière et la pandémie de grippe A (H1N1) sont toujours aussi actives et faussent tout éventuel bilan chiffré. Néanmoins, on a tout de même un ordre d'idées général. Ainsi, cette nouvelle souche hybride serait vraisemblablement responsable des dizaines de décès survenus notamment dans la région Rhône-Alpes, ailleurs en France, mais aussi un peu partout à l'étranger... Et, vous l'aurez compris, elle est également à l'origine de la vague pandémique exceptionnelle qui se développe depuis quelques jours et a déjà contaminé des milliers de personnes... Et pourtant, on pourrait dire que ce n'est qu'un début, car à terme, selon les dernières estimations de l'OMS qui prennent en compte ces nouvelles données, le bilan risque d'être considérablement plus lourd... »

« Justement, Mélanie, que peut-on dire des risques et de la menace globale que représente cette nouvelle pandémie ? »

« Eh bien, malheureusement, d'après plusieurs virologues et médecins interrogés un peu plus tôt dans la journée, on pourrait bientôt avoir à faire

à une pandémie de même ampleur que celle de la grippe espagnole de 1918 ! Il faut rappeler que, à l'époque, 50 % de la population mondiale avait été contaminée, c'est-à-dire environ 1 milliard d'individus. Concernant le nombre de décès, on estime que 60 à 100 millions de personnes étaient mortes à cause de ce virus... avec un consensus autour de 60 millions de morts. À titre de comparaison, en quelques mois seulement, la pandémie avait donc fait plus de victimes que la Première Guerre Mondiale... Cependant, les mêmes virologues et médecins soulignaient bien qu'à l'époque on était incapable de faire face à un tel problème, ce qui n'est plus le cas maintenant. Néanmoins, et j'en aurais terminé, un de ces virologues m'a tout de même confié qu'aucun vaccin ne serait prêt avant plusieurs longs mois, et que durant l'intervalle ce nouveau virus hybride, plus virulent et contagieux que tout ce qu'on a connu jusqu'à présent, aurait le champ libre pour se répandre...

« Voila...C'était Mélanie Joubert, en direct devant l'Hôpital Édouard-Herriot qui fait face à l'afflux croissant des malades atteint par ce nouveau fléau moderne... »

« Oui, heu... Merci Mélanie... Vous restez bien entendu en ligne et n'hésitez pas à nous recontacter si vous obtenez de nouveaux renseignements.

« Nous rappelons que, selon les derniers communiqués officiels, les pouvoirs publics recommandent à tout le monde de garder son calme et de suivre les recommandations prescrites par les autorités compétentes. Le ministre de la santé assure que tous les moyens sont d'ores et déjà mis en œuvre pour traiter cette nouvelle infection ; il déclare également que la France est en capacité de faire face... Par ailleurs, on apprend à l'instant même du porte-parole de l'Élysée qu'une allocution solennelle du chef de l'État est prévue dans deux jours...

« Voila pour les dernières informations concernant ce nouveau virus hybride...

« Je me tourne maintenant vers notre invitée... Docteur Annabelle Lucid, bonsoir. »

— Bonsoir...

« Alors, vous travaillez à l'institut Pasteur en tant qu'éminente virologue reconnue internationalement pour de nombreux travaux faisant référence en matière de pandémies... Eh bien, pour commencer, première question : que pensez-vous de ce reportage ? Ne trouvez-vous pas le propos trop alarmiste... ? »

— Heu... Pas vraiment, non. Car, en réalité, c'est pire... bien pire...

## Vos commentaires :

**Alain BASTIN :** ★★☆☆☆

Texte bien construit, on ne peut plus documenté, mais dans un genre plus proche de "mondes imaginaires", quoi que... A noter une approximation singulier/pluriel dans :exterminations de population avicoles entières. Amitiés.

**Eric Fesquet :** ★★☆☆☆

J'ai lu. Tout d'abord, je pense que ton texte peut en rebuter plus d'un par son côté scientifique et sa trame calme et posée. Pour l'histoire, l'idée est bien trouvée, mais est-ce vraiment possible que ces deux virus se combinent ? Je suppose que oui et que tu as certainement dû faire des recherches sur le sujet pour en arriver à cette conclusion non ? Le personnage de Catherine est réussi et les oppositions d'opinion des différents protagonistes excellentes ! Ta narration et tes dialogues aident beaucoup à entrer dans le texte et on est emporté malgré tout dans cette histoire de virus qui menace le monde (je crois que je vais m'exiler sur Mars courant octobre). Le passage du journal télévisé est bien rendu aussi, les propos du présentateur et de son envoyer spécial sont criants de vérité. En bref, c'est encore une bonne histoire, même s'il manque un peu de folie là-dedans. Je souligne aussi le passage sur le virus Ebola et ses symptômes, c'est assez horrible finalement, mais ça donne un côté malsain que j'aime bien. Je trouve que c'est super de s'investir ainsi dans un texte et surtout de croire en lui. Encore bravo.

## MOT DOKU

Cette grille se compose de 9 carrés de 3 par 3 cases appelés régions. Il suffit de compléter celles-ci afin que chaque ligne, chaque colonne et chaque région contienne tous les lettres une seule et unique fois pour laisser apparaître le mot mystère...

Y			S					
						W	R	
			R		Y		A	
			W	K	A	Y		E
			L					
								I
A		S						
		L		E		R		K
	W		Y		R			

Solution en p. 59

## L'AMAZONE DES BATTAGES

*Lou Marcéou*

Le *Minnéapolis-Molines* continuait à fracasser l'air brûlant de cette fin de matinée, par le bruit persistant de son gros moteur à pétrole.

Parfois, des changements de régime indiquaient que les enfourneurs avaient un peu forcé sur l'approvisionnement en gerbes et que ça coinçait dans l'avaloir. Mais le puissant moteur avait tôt fait de reprendre le dessus, entraînant dans une agitation invraisemblable tous les rouages et les tamis de la batteuse.

C'était un monstre de bois et de fer, tout hérissé d'arbres de transmission, de poulies et de courroies, dont la plus longue était reliée au gros tracteur jaune qui s'époumonait à dix mètres de là.

Dessus, et tout autour, s'agitait une ribambelle d'individus pour la plupart torse-nu, couverts de poussière.

Et puis il y avait Marie. Elle allait de l'un à l'autre, contrôlait la propreté des grains qui coulaient à flots dans les sacs de jute accrochés sous les goulets, vérifiait le bon fonctionnement de tous les organes en mouvement, passait la résine sur les courroies.

C'était sa machine. C'était son tracteur. Elle en prenait un soin extrême. Elle en était propriétaire pour moitié avec Jacques, son mari. Lui de son côté s'assurait de la bonne marche de l'ensemble.

Ils avaient monté cette entreprise de battage à deux. Depuis quelques années, tous les étés, ils déplaçaient leur matériel de ferme en ferme, auprès de ceux qui les demandaient pour « dépiquer » (battre le blé.)

A cette époque - les années 50 -, le blé était encore moissonné et lié en gerbes par une « moissonneuse-lieuse ». Les gerbes étaient ensuite chargées et transportées sur l'aire de battage où elles étaient érigées en « gerbiers », dans l'attente du passage de la batteuse.

Le gerbier était une gigantesque meule qui se terminait en forme d'ogive. Il pouvait atteindre dix à douze mètres de diamètre et cinq à six mètres de hauteur, voire plus.

On calait la batteuse à côté du gerbier pour faciliter son approvisionnement en gerbes.

Il fallait faire passer les gerbes du gerbier sur la machine. En général on choisissait des hommes lestes, vifs à la tâche et ne craignant pas le vertige.

Moi... j'étais un de ceux-là. Toujours volontaire pour un de ces postes haut-perchés. Non seulement parce que d'en haut je surplombais toute la

scène, mais aussi parce que c'était l'endroit où il y avait le moins de poussière.

J'avais seize ans quand je fis ce boulot pour la première fois,- aller rendre les journées chez les voisins-, qui eux-mêmes allaient intervenir chez nous lors du passage de la batteuse sur notre propriété. C'était la coutume et nul n'aurait songé à y déroger. Nous rendions les journées.

Habituellement, c'était mon oncle qui assurait cette tâche. Pourtant cet été là, mal remis d'un accident qu'il avait eu un mois plus tôt avec une vache récalcitrante qui l'avait bousculé d'un coup de corne, il m'avait demandé de le remplacer du moins pendant quelques jours pour les battages.

Enfourchant ma mobylette sur le coup des cinq heures du matin, je m'étais rendu sans grand enthousiasme à la première de ces fermes où les Rosier - les propriétaires de la batteuse - officiaient. C'était à Fallu, chez les Gerbeault, une grosse exploitation sur la gauche, un kilomètre après Soumensac sur la route de Sainte-Eulalie.

— Il y en a pour deux jours !... m'avait précisé mon oncle.

Aussitôt arrivé sur les lieux, je me trouvais face à face avec Marie Rosier – dont j'avais entendu parler de réputation, mais que je n'avais jamais vue jusque là. Pour moi, ce fut le choc.

Marie était une magnifique trentenaire, blonde aux yeux vert, le teint hâlé, avec des rondeurs exactement là où il fallait. De tout son être se dégageait une sensualité insolente qui ne pouvait laisser aucun mâle indifférent.

Elle évoluait en short, baskets aux pieds, son petit chemisier beige noué autour de la taille, un foulard attaché dans ses cheveux qu'elle portait longs, tirés vers l'arrière en queue de cheval.

Cette fille était un véritable bâton de dynamite, et j'en étais tombé instantanément amoureux. Sentiment exacerbé s'il en était par une rumeur qui se colportait à son sujet, où plutôt au sujet du couple qu'elle formait avec Jacques son mari, une histoire sulfureuse.

Lui, plus âgé d'une bonne quinzaine d'années, suivant la rumeur qui circulait à travers les campagnes, était devenu impuissant à la suite d'un accident pas banal : une courroie de sa machine qu'il s'obstinait à vouloir replacer sur sa poulie alors que la machine tournait s'était brusquement décrochée. Elle avait fouetté l'air avec un claquement sec. Les agrafes avaient cédé et l'extrémité de ce terrible serpent de cuir avait filé comme l'éclair entre les cuisses du malheureux, arrachant au passage l'entrejambe de son jean avec en prime ce qu'il y avait à l'intérieur.

Ce fut paraît-il un drame épouvantable pour cet homme encore jeune à l'époque, surtout avec cette femme au mieux de sa forme qu'il avait pour épouse.

Depuis, pourtant le couple se comportait en public comme si rien ne s'était passé, et je me posais la question quand à l'authenticité de cette fameuse rumeur. Mais d'autres bruits couraient encore, comme quoi, « la Marie » elle ne manquait pas une occasion de s'envoyer en l'air lorsque celle-ci se présentait à elle.

Moi, je ne savais que penser de cette histoire, et bien qu'elle eût presque deux fois mon âge je ne vivais que dans l'espoir de la revoir jour après jour s'activer sur les chantiers de battage.

Du coup, j'étais volontaire pour remplacer l'oncle partout où les Rosiers opéraient, ce qui le fit s'exclamer un matin alors que je m'étais un peu oublié et que je démarrai sans même avoir bu mon café :

— Millodiou, drolé... té fara vira la testo qu'ello dounzello !... (Milledieu petit...elle te fera tourner la tête cette donzelle.)

Nonobstant toutes les remarques narquoises que l'on pouvait proférer à mon égard, je persistais dans ma démarche et admirais « ma belle. »

Et à force de l'observer Marie, mine de rien du haut de mon perchoir tout en manipulant mes gerbes, je me rendais compte qu'effectivement elle tournait autour des hommes plutôt jeunes et bien bâtis. Elle les flattait et recherchait discrètement le contact physique sous forme de jeu ou bien de boutades. En fait, elle les allumait méthodiquement.

Lorsque je parlais d'hommes jeunes, je faisais allusion à des individus ayant passé les vingt ans et plus. Moi, avec mes seize printemps et mes cinquante sept kilos tout mouillé, j'estimais n'avoir aucune chance auprès d'elle. Elle était polie avec moi, me gratifiait parfois de grands sourires mais sans plus. Je poursuivais néanmoins cet amour platonique jusqu'au jour où...peut-être... ? Elle me remarquerait.

Ce chantier était le septième de la saison auquel je participais, animé par le couple Rosier et leur impressionnant tracteur américain.

Nous étions au domaine de Faye, chez les Roux. C'était une grosse exploitation dominant la vallée de l'Escouroux, à droite de la route de Saint-Sulpice en allant vers Eymet.

Là aussi il y en avait pour deux journées pleines de travail si l'on considérait le volume des trois gerbiers alignés. Mais cela m'était complètement égal. J'étais avec ma belle et c'était la seule chose qui comptait.

Nous avions démarré dès l'aube, c'est à dire à cinq heures du matin. Nous avions tourné jusqu'à sept heures – c'était la mise en train – puis ce fut le premier arrêt pour déjeuner.

Ces repas de « battages, » servis le matin étaient très conséquents. Il y avait toujours l'incontournable « Sougranado » - une grosse soupe très épaisse, composée de quelques légumes de saison, notamment des tomates, mais surtout de pommes de terre, de haricots secs et d'un bon hachis de lard, d'ail et de persil ; un régal !... C'était un plat qui tenait le ventre, surtout lorsqu'il était accompagné d'un bon « Chabrot ! » (vin bu à l'assiette.) Suivaient les innombrables charcuteries diverses et variées, les grosses tranches de pain de campagne, les grandes bolées de café brûlant et j'en passe.

A partir de ce moment là, les hommes et les femmes commençaient à s'échauffer, les discussions allaient bon train et Marie n'était pas la dernière à donner l'ambiance. Jusqu'au père Maurin qui y allait de ses quintes matinales et qui tempêtait : « Noum dé Diou !... pouscaréï !... mais fumaréï !!! » ( Nom de Dieu !... je tousserai !... mais je fumerai !!!)

Puis vers huit heures ce fut la reprise, jusqu'à midi. Et là, pendant la matinée, j'ai bien vu son manège à Marie. Elle passait souvent auprès de Pierrot Marsalet, un bellâtre de vingt six ans, un costaud, affecté d'office aux « sacs » qu'il transportait sur ses épaules sans efforts apparents tout comme moi j'aurais transporté une pastèque. Je remarquai qu'elle l'accompagnait parfois en discutant jusqu'au pied du vieil escalier en pierre qu'il gravissait sans faillir jusqu'au grenier à grains où il allait déposer ses sacs. Une vraie bête ! j'en étais malade de jalousie !...ça me faisait quelque chose de voir ce tas de muscles aux cheveux gominés faire l'objet de toutes les attentions de la part de ma belle. Mais qu'y faire ?

Pierrot était notre champion local. Il avait gagné plusieurs courses cyclistes dans le coin, notamment la célèbre « Ronde des Bastides ». Il consacrait tout son temps libre à avaler des kilomètres, pour s'entraîner. Il était commis à l'année chez Lucien Boussier à la Blancharde, une ferme dans la montée, au sud-est de Soumensac sur la route d'Eymet.

Mis à part cet état de fait, il n'avait pas le cerveau plus développé qu'un pois chiche. Pour lui, tout résidait dans l'apparence et Marie avait mordu à l'hameçon.

Une fois le repas de midi expédié, - je ne m'étendrai pas sur la richesse du menu, mais en général tout le monde en sortait repu et bien imprégné de boisson -, il était accordé un court moment de repos. Chacun en faisait usage à sa convenance. Certains restaient attablés à discuter ou bien même à taper la belote. D'autres en profitaient pour s'accorder une courte sieste dans divers endroits calmes et ombragés de la propriété.

A quatorze heures, retentirait « la sirène des Rosier » cet engin à manivelle que Jacques avait installé sur son tracteur et qui beuglait à fendre l'âme. Elle signalerait la reprise imminente du travail.

J'avais cherché Marie des yeux, mais elle avait disparu de la grange où nous venions de manger. Me raisonnant, je me dis qu'elle avait bien droit à un moment d'intimité après tout. En bout de table, Jacques son mari discutait le bout de gras avec Emile Roux le propriétaire de Faye. A l'autre extrémité, le beau Pierrot entouré de quatre ou cinq jeunes admiratifs, n'arrêtait pas de mimer l'effort qu'il avait du fournir pour remporter sa dernière victoire sur la course Eymet-Bergerac.

Vers treize heures quinze, l'âme sereine, je quittai la petite assemblée décidé à aller m'étendre un peu. J'avais pensé toute la matinée au coin idéal pour décompresser et je l'avais trouvé : le grenier à grains où l'autre avait déposé ses sacs.

Je grimpai discrètement les quelques marches qui menaient au grenier, refermai la porte derrière moi. Peinard ! les sacs étaient posés sur le sol à touche-touche. Ils constituaient un confortable matelas. Je m'allongeai...Oh ! pas longtemps ! je sursautai d'un coup. Je venais de percevoir un bruit sourd tout à côté.

Il faut préciser que la pièce où je venais d'entrer était mitoyenne avec le hangar à fourrage et on avait vue sur l'intérieur de ce dernier par un petit fenestron.

Le bruit ? C'était une échelle de bois que l'on venait d'appuyer contre le plancher de la mezzanine du hangar, celle qui abritait la récolte de foin de l'année.

Puis j'aperçus Marie qui gravissait les échelons et tout de suite derrière, en dessous d'elle, ce qui lui permettait de reluquer ses fesses et ses cuisses fuselées... Pierrot Marsalet.

Je compris immédiatement. Ils s'étaient donné rendez-vous dans le grenier à foin et ils allaient s'envoyer en l'air sous mes yeux !... ça alors ! je n'en revenais pas.

Mais je n'eus pas le loisir de me rincer l'œil bien longtemps. A peine Marie avait-elle commencé à lui déboutonner sa chemise et lui de déboucler la ceinture du short de sa partenaire qu'un troisième personnage entra en scène : Jacques, le mari, qui s'introduisait d'un pas vif sous le hangar, avec un air particulièrement furibond. Je le vis s'emparer d'une fourche qui traînait là et escalader les barreaux de l'échelle quatre à quatre.

« Aïe ! ça va ronfler !... me disais-je. Il à pas l'air commode le bonhomme !... »

J'entendis le cri de surprise de Marie et la voix furieuse de Jacques Rosier.

— Millodiou !!! créé qué n'ei pas coumprés vostré manégeo ??? ( Milledieu !!! vous croyez que je n'ai pas compris votre manège ???) Crachait-il à l'adresse de Pierrot.

Espéïço dé saligot, crézé mounta ma fénno couma co ??? ( Espèce de salaud, tu crois monter ma femme comme ça ???)

J'entendis la fourche s'abattre avec un bruit mat sur le corps du bellâtre qui se mit à couiner comme un porc.

Jacques ne plantait pas l'outil directement dans les chairs mais se servait de la fourche comme d'un battoir. Les coups pleuvaient dru sur le malheureux !... alors Marie tenta de s'interposer.

— Arrête !... tu es fou ?... Tu vas le tuer !!!

Jacques d'un terrible revers de main repoussa sa femme.

— Ecarto té dé moun cami !... cagne !...( Ecarte toi de mon chemin !... chienne !...)

Le coup avait été si puissant que la pauvre Marie partit à reculons à trois mètres derrière. Je la vis butter contre une balle de foin, perdre l'équilibre en battant l'air désespérément de ses deux bras, passer cul par dessus tête et disparaître dans le vide.

Un cri assourdi, un choc sourd, un bruit mou de succion et une vibration métallique, c'est tout ce que je perçus depuis mon repère

Je sortis de la pièce, dévalai les escaliers comme un fou et me précipitai sous le hangar.

Les deux protagonistes étaient déjà en bas, affalés contre « lou rastéou » (le râteau mécanique utilisé pour le râtelage des foins.)

Au beau milieu, embrochée sur le levier de commande utilisé pour soulever la rangée de griffes - la partie active de l'engin -, gisait Marie.

La tige métallique munie de sa poignée – genre poignée de frein de vélo – lui avait traversé le thorax et ressortait entre ses seins au milieu d'une écume rougeâtre la clouant à la machine aussi sûrement qu'un papillon sur la planche d'un entomologiste. Apparemment, Marie était morte sur le coup.

Je fis demi-tour, contournai le bâtiment à la course et me mis à vomir mon repas.

Le chantier ne redémarra que le lendemain, mais sans Jacques Rosier, ni moi non plus d'ailleurs. J'étais cloué au lit par une forte fièvre. Deux jours plus tard, les obsèques de Marie eurent lieu à Saint-Jean de Duras, là où les Rosiers habitaient. Je m'y rendis

Jacques Rosier honora tous ses contrats de l'été. A l'automne, il vendit la batteuse et le tracteur aux frères Le Bihan, des bretons qui venaient d'acheter par ailleurs une ferme à Loubès-Bernac. Il mit son exploitation en fermage et quitta la région. On n'entendit plus parler de lui.

Malgré plusieurs sollicitations de mon oncle, je ne remis jamais les pieds sur un chantier de battage. Mais je n'ai jamais oublié Marie.

## Vos Commentaires :

**Yves L. :** ★★★★★

Un petit détail sur la forme : je crois que l'on met les "traductions" ou "explications" (dépiquer) en notes de bas de page (mais à vérifier et c'est vraiment pour "chipoter!"). Quant à l'essentiel : vos descriptions sont précises, le style fluide et très agréable à lire. L'ambiance très bien rendue (on est dans ces champs, avec ces paysans dans les années 50) et avec Marie... Ah Marie !!... Et l'intrigue est belle et bien présente avec une chute à laquelle je ne m'attendais pas... Une bien agréable lecture. Merci Lou.

R : Merci Yves pour votre appréciation élogieuse. On ne peut décrire de tels moments que pour les avoir vécus. Je parle de l'ambiance de la campagne à cette époque. Ravi que cela vous ait plu. Amitiés. L.M

**Viviane Ouspointour :** ★★★★★

Je ne puis ajouter grand-chose aux différents avis mais je tiens à dire que j'ai beaucoup aimé tant le style que l'histoire.

R : Merci Viviane, c'est la première fois que je vois votre nom dans les avis des lecteurs, et je vous en remercie chaleureusement. Amitiés.

**the butler :** ★★★★★

**C'est estival, bien écrit. J'en ai ressenti le piquant de la poussière de foin dans les jambes de mon pantalon trop court. Merci pour ce petit retour dans le passé.**

R : Merci pour votre appréciation. Amitiés.

**Elisa :** ★★★★★

**Votre écriture m'évoque de bien belles images, à la fois fraîches et nostalgiques. La fin tranche avec l'ensemble de la nouvelle et je ne sais si cela brise l'harmonie de l'histoire ou au contraire lui donne du piquant. Etonnant !**

**R : La fin? J'aime les fins particulières et imprévisibles, alors il faut les prendre comme ça vient, sans parfois trop chercher la logique des choses. Merci et à bientôt.**

## CHRONIQUE de Thomas Labat

### MELVILLE : LA BALEINE GRISE

« **Appelez-moi Ismaël** ». Parfois la première phrase d'un roman devient un people, l'acteur principal du film. En France ont passé à la postérité, du moins pour ceux biberonnés à un minimum de littérature, le « Aujourd'hui maman est morte » de Camus pour « L'Étranger » ou le « Longtemps je me suis couché de bonne heure... » début de la monumentale œuvre Proustienne qui d'ailleurs ne comporte, si mes souvenirs sont bons, qu'une seule phrase de 43 654 789 pages.

En France on connaît moins « Appelez-moi Ismaël ». Quelle meilleure façon de commencer un récit, pourtant ? Le narrateur parle, nous donne son nom – et en même temps insinue que ce nom n'est pas le vrai. Aux États-Unis, du moindre redneck au pire trader tout le monde sait quel roman commence par ces trois mots. Moby Dick ! Moby Dick d'Hermann Melville. Melville, encore une vie d'échec parfaitement réussie. Pire encore, un échec en partie mérité. L'homme est l'exact inverse de Rimbaud – il commence par l'aventure pour finir, fonctionnaire, par la poésie. Melville s'embarque très jeune, déserte dans les mers du Sud, tombe chez les cannibales, en tire deux livres à succès (« Taïpi » et « Oomou »). Alors qu'on attend de lui d'autres cartes postales exotiques, il balance « Moby Dick », énorme bricolage.

A sa publication en 1851, on en vend très peu. D'autres romans de Melville feront encore moins ; pour en avoir lu un ou deux j'ajouterais « Et pour cause ! » Comment Melville a-t-il pu croire que quelqu'un prendrait du plaisir aux longues divagations philosophiques de « Mardi » ou à l'intrigue Jane Birkinésque du « Grand Escroc » ? Cet homme est fou ! Les profs de lettres peuvent hurler : « Moby Dick » lui-même est plombé par la philosophie d'Ismaël, gloubi-boulga mal digéré par un autodidacte amoureux d'Hawthorne. Pourtant l'aventure racontée suffirait bien : elle incorpore assez d'images fortes. Moby Dick c'est la chasse à la baleine blanche, c'est le capitaine Achab, furieux, qui la cherche au bout du monde. Réaliste – Melville a embarqué pour une campagne de pêche – mais outrancier – le pont du navire est un théâtre – le roman mélange tout, veut tout, donne tout. C'est la seule épopée du dix-neuvième siècle et elle est américaine.

Après l'échec de sa carrière d'écrivain, après les tournées de conférences, après les salles désertes où seul le fantôme d'Achab applaudit, Melville finira inspecteur des douanes à New York, à quai, définitivement. Il se mettra alors à une poésie médiocre – cet homme-là a pris toutes les mauvaises décisions, c'est presque rafraîchissant à notre époque d'efficacité. Entre-temps il y aura quand même une nouvelle : « Bartleby ». L'une des plus belles jamais écrites. Elle est déconseillée aux amateurs d'histoire « à chute », cette nouvelle où l'on nous promet un indice, si vague que lorsqu'il arrive il n'éclaire rien. « Bartleby » est une nouvelle basse consommation ; et si chute il y a, elle est littérale. Qui comprendrait l'histoire de cet employé échoué dans un bureau, baleine grise, y dormant la nuit, refusant tout travail, refusant tout, refusant de s'en aller, couronnant ses refus par un tranquille et invariable : « je préférerais pas » ? Qui comprendrait ? Melville, et nous tous.

SOLUTION DU MODOKU

Y	A	R	S	W	K	I	E	L
S	L	K	I	A	E	W	R	Y
E	I	W	R	L	Y	K	A	L
R	S	I	W	K	A	Y	L	E
W	E	A	L	Y	I	S	K	R
L	K	Y	E	R	S	A	W	I
A	R	S	K	I	L	E	Y	W
I	Y	L	A	E	W	R	S	K
K	W	E	Y	S	R	L	I	A

**Aviez-vous trouvé?**

***Nouvelles n°14***  
***Septembre 2009***

**Le Glacier**

*Jean Villemin*

**Miracle**

*Nicolas Messina*

**La Boîte de Pandore**

*Max*

**L'Amazone des Battages**

*Lou Marcéou*